



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Assemblée générale annuelle, JEUDI 2 AVRIL 1992 à « La Chesnaie du Roy » à Vincennes

Venez nombreux retrouver vos camarades d'hier et vos amis d'aujourd'hui
Vous ferez de ce jour de rencontre un grand moment d'amitié et de fraternité.

à 10 heures

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide,
Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Avec la participation de Marcel SIMONNEAU,
Président de l'U.N.A.C.

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 1^{er} mars 1992. Nous lançons un pressant appel aux camarades de la région parisienne pour que quelques-uns d'entre eux acceptent de venir renforcer le Bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 21 mars 1991.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

A 13 heures

BANQUET

MENU

Kir

- Terrine de Volaille Maison
- Escalope de Saumon
- Braisée au Champagne
- Dodine de Volaille Farcie Chablisienne
- Légumes
- Plateau de Fromages
- Tarte Citron Meringuée

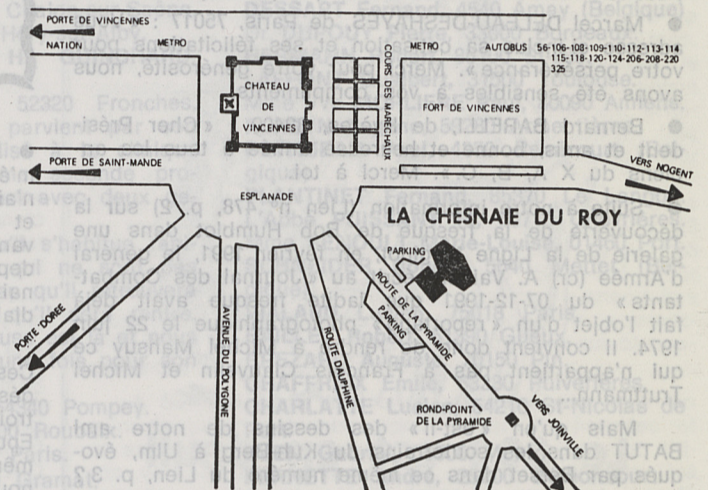
VINS

- Muscadet de Sèvre et Maine
- Bordeaux Château Lalène, en Magnum
- Champagne
- Café

Sauterie à 15 heures

PRIX NET : 250 F.

Que ceux qui peuvent « RESERVER PAR ECRIT » le fassent rapidement, la tâche de notre ami Ponroy en sera facilitée. Merci.



Un autobus dessert « La Chesnaie ».

Par le Métro, sortir « Château de Vincennes ».

Côté autobus : Ligne n° 112, direction St-Maur.

Descendre station « Léo Lagrange ». 2 stations

et revenir sur ses pas pour La Chesnaie.

ÉCHOS ET CORRESPONDANCES

● M. Serge BARCELLINI, Chef de la Mission Permanente aux Commémorations et à l'Information Historique, a donné au Journal des Combattants (n° 2244) une chronique remarquée sur la tendance qui s'est développée ces dernières années, un peu partout en France, à restaurer ou à ériger des stèles, des monuments aux Morts pour la Patrie. Autant de signes qui montrent, incontestablement, même si de telles opérations ne vont pas toujours sans « remous », la volonté de la majorité de nos concitoyens de ne pas oublier la portée et la signification des sacrifices consentis par des centaines de milliers de soldats au cours des derniers conflits — « Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie / Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie. »

— Patriotiques, civiques, funéraires... rien ne sert de disputer de leur signification. Leur présence muette suffit à ceux qui n'oublient pas.

● Croix du Combattant 39-40. Charles FROMONT, de Paris (20^e), m'écrit ceci : « Personnellement, je considère qu'une citation, ou une décoration, s'octroie et ne se sollicite pas. (Aujourd'hui) c'est évidemment dans une situation inverse que nous nous trouvons ; on peut même imaginer, si cela perdure, que le BAC et la Légion d'Honneur seront délivrés en même temps que le Bulletin de naissance » (...) — Judicieuses remarques.

● Remarqué... cette formule en tête d'un Arrêté Royal : « BAUDOIN, Roi des Belges, A tous présents et à venir, Salut ».

Une salutation qu'on ne trouve pas ailleurs et qui a « de la gueule », non ?

● Lu : L'Europe, demain ? « un continent de méfis énergiques... »
Was ist ?

—
Les cartes de Nouvel An, les premières cotisations 1992 affluent depuis plusieurs semaines, merci à vous

● Robert GEHEL, de Blois, écrit : « Pas très doué en écriture le gars GEHEL, mais il n'oublie pas ». C'est ça l'important, la fidélité... et la générosité, cher camarade. Merci.

● Jean-Louis JOOS, de Roubaix : « Je ne désespère pas d'avoir un jour un contact d'un « ex-collègue » égaré au cœur de la France, « notre France » malheureusement si peu reconnaissante. J'ai été déçu par les cérémonies du 11 novembre à la télé... » La prochaine fois que tu écriras... évite le « monsieur » et le « vous ». Il y a un demi-siècle nous aurions pu être côte à côte

dans la même baraque-chleuh, non ? Nombreuses remarques identiques dans le courrier reçu, s'agissant du 11 novembre... Le propre des gouvernements, ici et souvent ailleurs, est l'ingratitude vis-à-vis des combattants qui, un jour, répondirent à l'appel...

● Pierre GUIAUGUE, de Ligny (45240), ajoute à son chèque : « Le Lien est toujours le bienvenu malgré sa parution tous les deux mois, mais je comprends les raisons... et je tiens à tirer mon chapeau à tous ceux qui s'en occupent. Bien cordialement ».

● M. et Mme M. EVRARD, de Chatenoy le Royal 71880 : « Merci de vos bons vœux, mon épouse et moi-même souhaitons pour toute l'équipe la santé qui nous donne le bonheur de nous retrouver à l'assemblée annuelle. Au Comité directeur, à Joseph et Pierrot la bise de l'amitié ». Bien sûr, rendez-vous à Vincennes, amis.

● Pierre DEVILLERS, de Roisel (80240) : « Merci de vos bons vœux et votre dévouement à la cause P.G. En retour, nos souhaits de bonne année de mon épouse et de moi ». Merci, et doublement pour votre générosité.

● Maurice CORBREJAUD, de Noirmoutiers, 85330 : « Comme vous le voyez, je ne vous écris pas de chez moi, mais de Saint-Jean de Mont où je me trouve « en rééducation » après cassure du fémur ». A l'heure où tu liras ces lignes, tu auras regagné, guéri, ta maison. Car, n'est-ce pas, on n'est bien que chez soi ?...

● Roger CLERGEOT, de Troyes, 10000 : « A l'intention des Anciens d'Ulm, vous leur signalerez que j'ai eu la douleur de perdre mon épouse, le 7 août dernier, de la terrible maladie d'Alzheimer. Vous leur présenterez mes amitiés et mon meilleur souvenir ». En leur nom et au nôtre, nous l'assurons de toute notre sympathie, cher camarade.

● Georges CERC, de Pontarlier, 25300 : « Je vous remercie de vos bons vœux et vous présente les miens. J'ai 83 ans 1/2, ayant eu les pieds gelés du côté de la Baltique, je suis sans pension. Chaque soir, depuis lors, je dois avoir recours à ma fille pour m'aider à faire les pansements, et je paye une partie de mes remèdes... Ce qui n'empêche pas qu'on me retire 1,1 % sur ma retraite, qu'on rajoute ensuite sur le revenu imposable (...) Enfin, c'est cela la France : prestige, bonté, etc..., mais les Français qui ont faim et vivent difficilement ?... J'aurais dû peut-être me faire « naturaliser »... ceci ou cela ou qui sait quoi !... » Cette lettre que j'ai dû abrégé, émouvante dans la révolte qu'elle laisse pressentir, n'est pas isolée dans notre courrier. Elle témoigne des difficultés cachées et croissantes que rencontrent de nombreux camarades aujourd'hui.

Quant au 1,1 % (contribution sociale généralisée) qui n'est ni plus ni moins qu'un impôt déguisé et forcé, personne, avec raison, n'arrive à admettre qu'il soit compté dans le revenu imposable. C'est UBU-ROI !

● Roger LAVIER, d'Asnières, 92600 : « Nous sommes dans l'isolement presque complet, Madeleine et moi, mais le moral reste à 100 % au beau fixe. Le bonjour à tous les dévoués du Bureau. Ci-joint cotisations (deux) ». Merci, cher Roger, et bonne santé à tous les deux pour 1992.

● Roger BRETON, d'Armissan, 11110 : « ...Opération pulmonaire en janvier et soins durant toute l'année, drôle de façon d'entamer et de finir sa 80^e année. Amitiés à ceux du XC ». Cher camarade, tu m'excuseras de n'avoir pu déchiffrer les noms des Kdos cités. Ancien du 49^e R.I. comme toi, je ne te salue pas aujourd'hui de Bayonne mais de PAU — la porte à côté...

● L. COCHE, de Chaumont, 89370 : « Mes meilleurs vœux pour 1992. Ci-joint cotisation et C.S. » Merci à toi.

● F. GARREAU, de Gien, 45500 : « Meilleurs vœux aux anciens du XB et mes félicitations à tous les membres du Bureau et de la rédaction du Lien. Bien amicalement ». Merci, et pour ta générosité également.

● Marcel DIETTE, de Nibelle, 45340 : « Meilleurs vœux à tous les anciens du 852 ». Ils te remercient.

● Jean CREUSOT, de Saint-Ame, 88120 Vagney : « ...Apprécie « Le Lien » qui maintient le contact. Vœux amicaux pour 1992 ». Merci à toi.

● Pierre CESSAC et Mme, de Allasac, 19240 : « Félicitations à tous les membres du Bureau et au Président Langevin pour leur dévouement ».

● Georges CHAMPEAU, de Cannes, 06400 : « Avec mes amitiés ». Merci pour la C.S.

● Jean BARON, de Mons-en-Baroeul, 59370 : « Malgré mon éloignement forcé de mon ancienne résidence à Boulogne, provoqué par la nouvelle conjoncture de l'habitat, je reste fidèle à L'Amicale... Comprends ma rancœur ». Je comprends d'autant mieux qu'il m'est arrivé la même chose il y a quelques années déjà ! Comme moi... tu n'avais pas droit à l'AAL... et tu n'étais pas non plus à même de supporter les... aléas du marché locatif et de la réglementation des baux... Je souhaite que tu « l'implantes » bien où tu es, et n'oublie pas qu'on peut être fidèle à l'Amicale des quatre coins de la France... »

Suite page 2.

ECHOS ET CORRESPONDANCES (SUITE)

● A. BARBE-LABARTHE, de Mauléon, 64130 : « Ci-joint chèque, et bien amicalement ». Salut, pays !

● A. BALASSE et Mme, de St-Leu-la-Forêt : « Cotisation et billets. Vœux à tous. Une immobilisation de 3 mois à la suite d'une double fracture de la cheville ne nous permettra pas d'être présents au repas de janvier ». On vous y aura regrettés tous les deux ! Meilleurs vœux et prompt rétablissement.

● Mme G. BONHOMME, de Colombey-les-Deux-Eglises, 52300 : « Vous souhaitez à tous une bonne fin d'année, mes vœux pour 1992. Je regrette que Le Lien ne soit plus mensuel... Amitiés à tous ». Nous vous remercions et nous vous souhaitons un complet rétablissement de santé. Le Lien reste malgré tout présent...

● Marcel EMERY, de Ermont, 95120 : « Je vous présente mes meilleurs vœux pour la nouvelle année, regrette de ne pouvoir participer à vos différentes manifestations en raison de ma totale surdité, mais suis de tout cœur avec vous ». Merci à toi, et bon courage pour 1992.

● Mme L. DINE, de Coussey, 88630 : « Présente à toute l'Amicale en souvenir de mon cher mari, disparu voilà 6 ans, ses vœux bien sincères pour 1992. Amitiés ». Merci pour votre fidélité, madame.

● Pierre DAROT et Mme, de Pau, 64000 : « Amitiés à tous. Félicitations pour Le Lien toujours bien intéressant. Bon Noël et meilleurs vœux de bonne année ». Merci chers amis et voisins.

● Francis CHARRON, de Soudan, 44110 : « Mille remerciements pour notre cher Lien qui maintient entre tous les anciens P.G. une éternelle amitié. Bonne et heureuse année à tous, et particulièrement à ceux qui étaient avec moi à Emden (X C) ». Merci, cher camarade. Peut-être auras-tu un écho de quelque copain...

● Marcel DELEAU-DESHAYES, de Paris, 75017 : « Vous adresse ci-inclus sa cotisation et ses félicitations pour votre persévérance ». Merci pour votre générosité, nous avons été sensibles à vos compliments.

● Bernard BARELLI, de Hyères, 83400 : « Cher Président et amis, bonne et heureuse année à tous les anciens du X A, B, C ». Merci à toi.

● Suite à notre information (Lien n° 478, p. 2) sur la découverte de la fresque de Bob Humblot dans une galerie de la Ligne Maginot, en février 1991, le général d'Armée (cr) A. Vaillant écrit au « Journal des Combattants » du 07-12-1991 que ladite fresque avait déjà fait l'objet d'un « reportage » photographique le 22 juin 1974. Il convient donc de rendre à Michel Mansuy ce qui n'appartient pas à François Clauvelin et Michel Truttmann...

Mais qu'en « est-il » des dessins de notre ami BATUT dans les souterrains du Kuh-Berg à Ulm, évoqués par Berset dans ce même numéro du Lien, p. 3 ?

● Trop de pitié pour les captifs...

Dès le 23 août 1914 les premiers prisonniers allemands arrivaient à Perpignan et étaient internés dans le fort de la Serrat d'en Vaquer. Les catalans, très vite, manifestèrent leur pitié : visites, petits cadeaux... Aussi sec l'autorité militaire réagissait par une note dont voici un extrait :

« Certaines personnes ont adopté, vis-à-vis des prisonniers de guerre, une attitude de bienveillance qui jure avec la façon dont nos défenseurs, prisonniers ou non, sont traités par nos ennemis les Allemands. Le commandant d'armes ne tolérera pas la continuation d'une pareille faiblesse qui est inexcusable. Les prisonniers de guerre sont traités par l'autorité militaire conformément aux dispositions du règlement sur le service en campagne, mais ils ne doivent pas s'attendre, de notre part, à aucune faveur en plus ; agir différemment, c'est se rendre coupable envers nous-mêmes ».

(Source : J.D.C. n° 2242).

CORRESPONDANCE (suite) :

● Georges HAUSPIE, de Saint-Aubin-lès-Elbeuf : « Merci pour le carnet, je consulterai en février la liste des numéros, c'est une bonne idée, et surtout très bien organisée, et mes compliments à tous pour votre dévouement. Les meilleurs vœux de mon épouse et de moi-même à ceux des nôtres qui se souviennent de ces cinq années de stalag... »

● R.-L. CHATEAU, de La Garenne-Colombes, 92250 : « Je vous demande de transmettre toutes mes amitiés et mon bon souvenir à tous les camarades, aux membres du Bureau en particulier, ainsi qu'au Président Langevin, mon « ancien client » et à mon vieil ami P. Spiral »

● De nos amis BERNARD, du Canada et... du VB inoublié : « Vous souhaitez à tous une bonne santé (si je puis dire), à vous du Bureau, et vous adresse mes vœux les plus sincères de Bonne et Heureuse Année... en attendant le plaisir de se revoir à Paris lors de notre prochain voyage » Merci à vous deux, Simone et Marcel pour votre fidélité ! Aux rives de la Seine, on apprécie...

● De Henry AUBEL, 83136 Forcalqueiret : « Il y a bien longtemps que nous ne sommes pas allés à la réunion annuelle de Vincennes, mais mars ne correspond pas à la période où nous allons passer quelques jours chez un ami en région parisienne... ou, comme cette année 91, dans les Vosges où je suis né, ainsi qu'au lieu du kommando d'où je m'évadai en mars 42. Nous y avons été bien reçus... » Bien sûr, tout n'est pas conciliable...

● De Lucien PLANQUE, notre cher ami d'Ivry, un petit, tout petit mot, qui, tout désenchanté qu'il paraisse, nous a fait bien plaisir : « A près de 88 ans, je constate que la vieillesse n'est pas agréable à vivre ». Certes cela arrive, mon cher Lucien... mais nous connaissons ton endurance et ton optimisme, ainsi que celui de Mme PLANQUE. Vos amis de l'Amicale, qui ne vous oublient pas, souhaitant de tout leur cœur que 1992 vous soit favorable en toutes choses...

● A Henri FISSE, de Bourg-sur-Gironde, je dirai ceci : Ta générosité est proprement admirable, cher Bordelais ! Les « filleuls » que tu as fait venir à l'Amicale depuis quelques mois peuvent être fiers de leur « parrain »... Merci pour eux, merci pour notre C.S. Et que 1992 te soit douce...

● De CHARBONNET, 01600 Trévoux : « Je profite de cet appel de cotisation pour saluer les amis K.G., les anciens du Waldho (VB). On vieillit doucement... Merci pour votre dévouement à la cause P.G. Amitiés ». Merci, mais nous ne tenons pas à l'inscrire de sitôt à la rubrique du Lien que tu veux bien indiquer.

● De R. DILLON, 92200 Neuilly : « Vœux sincères pour cette année nouvelle, pour nous tous qui en avons besoin, car nous vivons une période pénible et préoccupante... C'est peut-être pourquoi je me délecte avec la lecture du livre d'A. Chanu. Que Le Lien, héritier du Captif de la Forêt Noire, nous reste encore longtemps ». On essaiera de faire en sorte...

● De Pierre THOMAS, 79210 Mauzé-sur-le-Mignon, du VB et du 49° R.I. réunis : « Avec mes vœux les plus chaleureux pour tous et l'expression de ma gratitude et mon admiration pour le travail énorme et remarquable accompli par les animateurs du Lien ». Merci à toi. L'ancien du VB et du 49... que tu sais, te salue à son tour très amicalement.

CHAMPAGNE
LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

● De André BEHOTEGUY, 75018 Paris : « Pouvez-vous m'éclairer quant à un problème linguistique dont je n'ai pas trouvé la solution ? Quelle est l'étymologie, et de quand date l'usage en français des noms suivants : Fritz, Frisé, Fridolin, Chleuh, Boche ? J'en débats depuis quelques semaines, sans résultat. Le dictionnaire « Grand Robert » est muet là-dessus. Merci. Cordialement ».

Réponse. - Cher camarade, pas de sémantique ici... Ces mots « charmants » sont autant de variantes pour désigner des individus, qu'en moins d'un siècle et par trois fois, nous avons eu soit devant soit derrière nous... Epuisant d'un coup toutes les positions possibles, les mêmes, dit-on, se trouvent aujourd'hui « à côté » de nous ! Que t'en semble ?...

● RECTIFICATIF : L'article signé E. G. « Le Couple France-Allemagne », page 6 du dernier numéro, comporte une coquille typographique génératrice d'un regrettable contresens. En effet, dans le paragraphe « Recherche de l'objectivité » il convient de lire dans l'entre-tirets, 7^e ligne : peur pour la paix, et non peur de la paix (...) Nos excuses à l'auteur.

NOTA

Contrairement à ce qui avait été prévu et annoncé, la date de notre Assemblée Annuelle est celle du JEUDI 2 AVRIL 1992.

Retenez bien cette date et faites-vous connaître en écrivant, comme d'habitude, au bureau de l'Amicale.

—O—

Soldats de la Grande Armée et de Napoléon réunis, P.G. en Russie en 1813... Quelque part sur la route de Kazan :

« Nous étions donc douze Français dans les maisons où nous fûmes logés. Les cochons, les poules et les vaches venaient alternativement deux fois par jour pour manger. En sorte que nous nous trouvions dans ces abominables cabanes en but (sic) à une chaleur insupportable et à un air impur provoqué par les émanations désagréables des excréments de ces animaux. Les cochons, qui avaient leurs petits, couchaient avec nous sur le même plancher, pêle-mêle, dans la chambre ; les poules restaient sous le four. Il est facile de se faire une idée de la situation pénible dans laquelle nous étions. Cependant nos hôtes, qui étaient des esclaves, paraissaient assez humains. Ils nous observaient sans cesse que nous devions avoir de meilleurs logements. Nous attendions impatiemment l'arrivée du gorodnitch (gouverneur) ».

Source : Journal de Captivité en Russie, 1813-1814, par Désiré Fuzelier, jeune officier médecin. Editions du Griot, 1991.

— J'ai en cours de lecture relevé ce trait que les Cosaques vainqueurs aimaient par dessus tout, (exception faite des écus...), les montres de nos grognards...

—O—

● Les vers de Nouvel An de l'ami Berset m'ont rappelé le poète tragique allemand Holderlin : « Notre journée humaine, ah, que ses bornes sont étroites !

Tu vis, tu vois, tu t'étonnes, — le soir est là ».

Odes, 1800-1806.

● Belgicisme... heureux : « Nous devons assurer le travail en deux équipes, prestant douze heures chacune ».

● Le montant annuel de la Retraite du combattant : 2314,95 F au 01-11-1991.

● Par téléphone de Biarritz à Pau, notre ami Robert UHR me charge de transmettre au Bureau, et à tous autres, ses vœux et ses amitiés. Merci à lui.

● De Marcel CARRERE, 66680 Canohes : « ...Merci pour tout le travail que vous accomplissez avec beaucoup de talent et de maîtrise pour notre satisfaction personnelle. Merci de tout cœur en souhaitant tout particulièrement que 92 vous donne la santé nécessaire pour poursuivre votre œuvre. Tous mes vœux à mes

anciens camarades du X B ». Merci pour tout, cher camarade.

● De Noël POIRIER, de Gérardmer dans les Vosges (« d'inoubliable mémoire... ») : « J'admire avec quelle constance vous maintenez haut et fort cette Amicale dont je fais humblement partie depuis tant d'années déjà (...) Croyez à mes meilleurs sentiments à partager avec tous les amis connus et inconnus de ce stalag VB si cher à mon cœur, sans oublier naturellement ceux des X A, B, C ». Merci pour ta générosité particulièrement.

● De Matéo GINES, de Beaucaire, 30300 : « Le poids des ans est de plus en plus pesant, nos épaules se voûtent chaque jour un peu plus, mais malgré tout le souvenir et l'amitié demeurent... » Courage toujours, et merci pour « la complainte des tartines » dont j'essaierai de faire usage un jour...

● De notre cher ami Henri PERRON, de Deuil-La Barre, cet extrait d'une longue lettre : « Je me rappelle bien Georges BERNIER à l'hôpital du Waldho, mais son nom était complètement sorti de ma mémoire. Sa lettre a été le déclic. Je m'étonne qu'il ne fasse pas partie des Anciens du Waldho. Comme il était aux Evadés il n'a probablement pas voulu adhérer aux deux Amicales. Mais tôt ou tard ils y viennent tous à la nôtre... Le Lien est un puissant agent de recrutement (...)

« J'ai appris par Jo le Béarnais, et par l'ami Planque (le brave doyen du Bureau, 88 ans) — j'en ai à peine... 86 et ma jeune épouse... 90 — que madame M. ROSE travaillait au bureau de la rue de Londres. Je sais tout le dévouement que notre amie Odette peut avoir pour l'Amicale, c'est là une bonne recrue. Dites-lui bien que Victoria et moi nous ne l'oublions pas et que nous l'embrassons tendrement » (...)

Je crois, mon cher Henri, que le Jour de l'An t'aura donné l'occasion d'exprimer à Odette tes meilleurs sentiments, soit de vive voix soit par écrit.

—O—

J'ai sur mon bureau d'autres nombreuses lettres que, faute de place, je ne peux pas publier, même en courts extraits. Mais je tiens à mentionner leurs auteurs : Paul DUCLOUX, qui a magnifiquement stoppé la grave affection dont il souffrait depuis des années ; Pierre KOESTEL qui replonge parfois dans la contemplation d'objets-souvenirs rapportés du X B, et particulièrement de la baraque 18, celle du théâtre du camp ; Charles POTTIEZ de Belgique ; André VIAULT, de Saint-Florentin ; Pierre DURAND qui amène à l'Amicale un instituteur lorrain féru d'histoire 1939-1940, Hubert Firholtz ; Roger HADJADJ-MOREL, de Montalieu-Vercieu, 38390 ; Robert DIDIER, 55200 Champigny-lès-Langres ; Fred CAVALLERA, 13120 Gardanne, qui retrouve peu à peu la santé, et qui nous conte les « péripéties » de son entrée en kdo — pas assez musclé au dire des... tâteurs de biceps... Et notre ami de regretter que jamais, depuis 1945, aucun de ses anciens compagnons d'infortune ne se soit manifesté dans nos pages. — Merci pour tout ce que tu as écrit, cher ami ; Mme L. PARIS, 01540 Vonnas nous rassure quelque peu sur la santé de son mari, nous informe de la naissance d'une petite-fille Héloïse, et rappelle à ceux du 605 que leur porte est toujours ouverte... ; Gabriel PONCIN, 01340 Montrevel-en-Bresse, lui, se veut toujours « lecteur attentif des beaux articles du Lien » ; tandis que le camarade POINTARD, 18300 Sancerre (ex-Kloster Kasern, à Villingen) nous assure d'un très bon accueil dans sa ville, nous rappelle ses bons vins et son Chavignol, et nous murmure : « Puisse la nouvelle année / Etre belle et fortunée / Pour vous ! Que le ciel soit sans nuage / Que l'an ignore l'orage / Chez vous ! »

● Mme Pierre FAURAN adresse « ses souhaits les meilleurs à notre Président et à vous tous très dévoués que nous retrouverons avec un très grand plaisir le 2 avril. J'ai apprécié la nouvelle formule du Lien et forme des vœux de santé à notre dévoué M. Terraubella. Quel plaisir de lire les poèmes de M. Berset. Mon meilleur souvenir ».

— Merci Mme pour tout et pour tous.

Les RÉSULTATS de la loterie des « BONS DE SOUTIEN » paraîtront dans le Lien du mois d'AVRIL, en raison d'une trop grande charge de travail.

Pour terminer cette longue relation de l'année, voici, procurée par l'ami Roger BLIN (X C), 27200 Vernon, ce petit-joli conte... cueilli dans « Paris-Normandie » du 21 novembre 1991 :

CAISSE-NOISETTES

L'écureuil est l'emblème des caisses d'épargne depuis 1950. Depuis 1975, il a changé d'orientation : il regarde à droite, dans le sens de notre écriture, vers l'avenir donc. Fermez les yeux, ouvrez grand les oreilles, voici l'histoire du petit écureuil.

Il était une fois, en 1942... René Laurent, délégué général de l'Union des caisses d'épargne, revenait de captivité. Il garde des liens avec ses anciens compagnons de détention et décide de les faire participer à un concours d'histoires. L'une d'elles racontait l'aventure d'un écureuil, adopté par un groupe de prisonniers. Un jour, totalement privés de vivres, les soldats décidèrent de manger la charmante petite bête, qui ne l'était pas tant que ça. Flairant le traquenard, l'animal s'esquiva.

Les hommes le poursuivirent jusqu'à sa cachette. Là, ils découvrirent toutes les provisions amassées par l'écureuil. Ils s'en emparèrent et lui laissèrent la vie sauve. Les qualités de prévoyance de l'écureuil lui valurent de devenir le symbole de l'épargne, mais l'histoire ne dit pas si le casse-noisettes survécut au pillage de son garde-manger...

S. E.

J. Terraubella.
(Pau, le 20 janvier 1992).

COURRIER DE L'AMICALE

(par Robert VERBA)

Nos amis ne nous oublient pas et leurs cotisations, ainsi que leurs dons continuent à nous parvenir.

Nous tenons à les remercier et en profitons également pour féliciter notre Président de l'U.N.A.C. Marcel SIMONNEAU pour son inlassable dévouement envers toutes les Amicales.

Qui, mieux que lui, pourrait défendre nos intérêts auprès du gouvernement représenté ce jour par le Secrétaire d'Etat M. Mexandeu ?

Il ne lâche jamais la bride et est présent dans pres-

que toutes les réunions, montrant que nous existons toujours et que nos revendications, ainsi que celles de nos veuves sont parfaitement justifiées. C'est un homme courageux qui n'hésite pas à donner tout son temps à sa fonction et qui ne lésine devant aucun effort.

Au nom de tous les anciens du VB et X A, B, C, nous te faisons part de toute notre admiration pour ton abnégation, cher Marcel, et te remercions de tout cœur.

Toujours merci également à :

deux, lire votre petit journal et je continuerai comme avant à payer la cotisation et les bons de soutien.

— Nous partageons votre douleur, chère amie, et sommes de tout cœur avec vous. Acceptez nos affectueuses condoléances.

G. DE ROECK, 93190 Livry-Gargan.
Mme DESPAGNE Marcel, 78800 Houilles.
DUPRE Raymond, 06130 Grasse.

EYRAUD Etienne, 05500 Saint-Bonnet.
FILIPPI Antoine, 20137 Porto Vecchio.

FOURNIER Jean, 52230 Germisay.
GARGUY Etienne, 82700 Finhan Montech.
GAUDELLET Marcel, 60180 Nogent-sur-Oise, aimerait bien avoir des nouvelles de ceux qui étaient avec lui à la Tricot-Fabrik à Taillfingen, en 1942.

GOBILLARD Robert, 51460 Courtisols.
GRAPPIN Michel, 21000 Dijon.
Mme GUENIER Etienne, 28500 Verneuillet.

GUPPET Robert, 71100 Chalon-sur-Saône.
GUERS André, 74540 Héry-sur-Alby.
Médecin Lt-Colonel H. GUINCHARD, 39300 Champagnole.

HAUSBERGER Albert, 52320 Franches, dont le chèque nous parvient par son épouse, étant hospitalisé à la clinique de Chaumont pour une seconde prothèse, il se trouve ainsi avec deux genoux amputés.

— Nous souhaitons qu'il s'habitue rapidement à ces ennuis qui ne sont pas drôles, et espérons bien qu'il retrouvera une vie normale dès qu'il sera rentré. Heureusement son épouse est là et nous la remercions encore une fois pour son dévouement.

Mme HOUARD Jean, 54340 Pompey.
JOS Jean-Louis, 59100 Roubaix.
KLEISER Roger, 75017 Paris.

LACAZE Robert, 46500 Gramat.
LAMIRAND Henri, 59320 Haubourdin.
LANGLA Pierre, 64190 Navarrenx.

LAPORTE Jean, 60300 Senlis.
LAURENT-FARINET Robert, 52000 Crenay.
LE FLOCH J.-Louis, 29000 Quimper.

Mme LEMOINE Madeleine, 75015 Paris.
LE QUELLEC Jean, 56340 Carnac.
LERT Edouard, 26130 St-Paul-Trois-Chx.

LEVINE Jean, 92700 Colombes.
LIBRECHT Pierre, 59800 Lille.
MARAZZI Jean, 38260 La Côte-St-André.

MARIE Marcel, 77000 Melun.
MARQUETTE Roger, 80100 Abbeville.
MARTIN Pierre, 76400 Fécamp.

MARTIN Pierre, 37320 Esures.
Mme MICHAUD Roger, 03200 Vichy.
MOREUX Raymond, 58400 La Charité-sur-Loire.

MORIN Pierre, 22150 Hénon, que nous remercions également pour l'envoi de l'adhésion d'un ami : BLAIS André, 15, Bd Carnot, 61200 Argentan, à qui nous souhaitons la bienvenue à notre Amicale.

MOULIN Jean-Baptiste, 42660 St-Genest-Malifaux.
Mme ONGARO Marie, 54000 Nancy.
OUDEA René, 95850 Jagny-sous-Bois.

PETIT Pierre, 86100 Châtelleraut.
POMME Jean, 64530 Pontacq, avec l'espoir que quand il lira ces lignes, il aura retrouvé toute sa santé.

POUCET Léon, 01160 Pont D'Ain.
Mme REYNAUD Josette, 42140 Chazelles-sur-Lyon.

Mme RONFAULT Roger, 10600 St-Lyé.
RYCKEWAERT J.-Marie, 52000 Chaumont.
SANTIAGO Emmanuel, 64200 Biarritz.

SERAY Jean, 77730 Méry-sur-Marne.
TERNAUD Jean, 69004 Lyon.
TOUCHE Jean, 13870 Rogonas.

VERBA Francis, 92410 Ville d'Avray.
VERNEUIL Pierre, 17400 St-Jean d'Angély.
LEFORT Claude, 49080 Bouchemaîne.

DRULIOLLE Joseph, 19700 Seilhac. Meilleure santé et bon courage.
RAFFIN Edmond, 73000 Chambéry. Nos vœux répondent aux tiens, sincèrement.

RABUT Paul, 26300 Bourg de Péage. Nous partageons ta grande peine.
JOLIVET Hubert, 75020 Paris. Merci pour tout.

HUITTON Robert, de Genève. Tout bien noté. Merci pour ta générosité.
Mme BOULO, 35200 Rennes. Merci de votre fidélité et croyez à notre sympathie.

PETIT A., 51100 Reims. Merci pour tout, tes vœux et tes compliments à notre journal.
LIGIER Georges, 18280 Saint-Doulchard. Adhésion par l'intermédiaire de Pierre DURAND... le Lorrain. Bienvenue, cher ami... et permets à un ancien de chez Marklin de te rappeler son souvenir (J.T.)

COUTELLE René, 75013 Paris.
CROUTA Huguette, 75015 Paris. Merci, très chère amie, pour vos vœux et votre grande générosité.

CORMIER Georges, 29160 Crozon : « Vœux à tous et particulièrement aux

boulangers du Kulberg d'Ulm ».

JOLIVET Jean, 71110 Artaix.
ALAUX Roger, 11160 Rieux-Minervois. Merci à toi.

Mme Vve Jean BRESSON, 88520 Gemain-goutte, salue Roger SOYEUX et l'Abbé CHAMBRILLON.

FRELIN Lucien, 34000 Montpellier.
LACROIX Adrien, 38690 Le Grand Lemps.
Mme ROSE, 92500 Rueil. Merci de tout cœur, chère amie.

ROULLEAU Raymond, 28000 Chartres.
ROGEON Louis, 79200 Parthenay. Merci pour tes compliments.

MORINET Paul, 55260 Rolampont. Merci à toi, nous essayons de durer...

CASTIGNEROL Henri, 55230 Colombey-les-Deux-Eglises. Merci pour cette carte postale inattendue...

VILLIERS Raymond, 89100 St-Martin-du-Tertre.

ALBERQUE Robert, 60200 Compiègne.
Mme BRUNET Germaine, 92190 Meudon.
CASTIGNEROL Henri, 52330 Rizaucourt-Buchey.

CUISINIER Fernand, 64110 Jurançon.
DURAND Raymond, 88650 Arnould.
Mme HOUARD Marina, 54330 Pompey.

PELLERIN Lionel, 44000 Nantes.
ROBAGLIA Paul, 20000 Ajaccio.
GALLON François, 44190 Clisson.
KAUFFMANN André, 49160 Longue-Jumelles.

PELIGRAIN Ernest, 55100 Verdun.
L'Abbé PORCHERET Henri, 44270 Machecoul.

ROHRMANN Jean, 57110 Yutz.
DENTELLE Marcel, 58640 Varennes-Vauzelles.

DESSART Fernand, 4540 Amay (Belgique)
Dr DUPOUY Pierre, 33000 Bordeaux.
HERMANN Robert, 88100 St-Dié.

LAFFONT Gualbert, 31500 Toulouse.
Mme Vve MORLIERE Paul, 80090 Amiens.
PERSYN Eugène, 59280 Armentières.

PETITJEAN Paul, 4350 Remicourt (Belgique).

PLANTINET Fernand, 85370 Le Langon.
L'Abbé PUISSANT R., 60710 Chevrières.
Mme RENOULT Marie-Louise, 01460 Port.

SCHNEIDER Robert, 5640 Mettet (Belgique).

VIALARD Lucien, 75018 Paris.
BAILLET Robert, 51390 Gueux.
BREZARD Auguste, 70150 Pin.

CHAFFRAIX Emile, 63230 Pulverrières.
CHARLATTE Lucien, 54210 St-Nicolas de Port.

EVEN Gabriel, 06500 Menton.
FERNETTE André, 25200 Béthoncourt.

FRANC Jules, 56190 Muzillac.
GANDOLFI Antoine, 20600 Bastia.
GOMMIER Edmond, 36100 Issoudun.

HOCHARD J.-J., 44000 Rézé.
KUPPEL Charles, 86180 Buxerolles.
HAUSPIE Georges, 76410 Saint-Aubin-les-Elbeuf.

MENIER Gaston, 92600 Asnières.
MEUNIER A.-A., 6150 Anderlues, Belgique.
ORSINI Paul, 20200 Bastia.

PERRINNE Marius, 61000 Alençon.
PIETRA Jean, 54300 Marainviller.

THEPAULT Joseph, 28380 St-Rémy-sur-Avre.

BLANC Raymond, 75020 Paris.
BOISSY Pierre, 27650 Mesnil-sur-l'Estrée.
BRUNIER Charles, 63390 Gouttières.

CARRIERE Jean, 66000 Perpignan.
KIRCHEMANN G., 77300 Fontainebleau.
LE GODOAIS Bernard, 53000 Laval.

MAISONOBLE Jean, 15500 Massiac.
POULTET Robert, 40300 Peyrehorade.
PRUDHON Jean, 45330 Malésherbes.

L'Abbé THEBAUT Georges, 88107 St-Dié.
WARIN Jean, 60000 Beauvais.

AUBE Yves, 75016 Paris.
AUBRY Maurice, 77124 Chauconin-Neufmontiers, n'oublie pas les anciens du kdo 692 de Hahn, en particulier FISSE Henri.

AVALLÉE André, 75015 Paris.
BACRO Edmond, 59300 Valenciennes.
BERANGER Henry, 26100 Romans.

BEYNEY Raoul, 1040 Bruxelles, Belgique.
BRUN Aimé, 06140 Vence.
CENS Jacques, 02820 St-Erme.

Mme CRETIN Irène, 01000 Bourg en B.
DELIE Raymond, 45310 Patay.
DESTOUCHES Lucien, 92350 Plessis-Rob.

DIDELOT René, 88260 Darney.
DROUOT Maurice, 52800 Nogent.
DUALE Justin, 32290 Sabazan.

DURANTON G., 78100 St-Germain en La.
ESTACE René, 50100 Cherbourg.
Mme GALIPAUD Germaine, 17870 Breuil-Magné.

GAMBLIN Maurice, 44490 Le Croisic.
GENDRON Louis, 35430 St-Suliac, avec l'espoir que ses ennuis de santé se soient bien améliorés et que ses yeux lui permettent aujourd'hui de bien lire notre Lien.

Mme Vve GRANDJEAN Emile, 70310 La Voivre, qui continue, en souvenir de son mari, d'adhérer à notre Amicale.

DEBAECKER Fernand, 59190 Hondelghem.
JOSSE Roland, 27700 Les Andelys.
JUILLE Georges, 40600 Biscarrosse.

JOURNET Joseph, 59227 Saulzoir.
LABOUREY Lucien, 25250 L'Isle-sur-le-Doubs.

LESCOMBES DE LAROUSSILLE, 95880 Enghien-les-Bains.
Mme LAURENS Denise, 92270 Bois-Colombes (en attendant sa nouvelle adresse).

LEFAYE Hubert, 28340 Rohaire.

(suite page suivante)

ARNOULT Lucien, 11140 Axat.
BERSET André, 37000 Tours.
CAILLAUX Raymond, 78420 Carrières-sur-Seine.

CADINOT Stéphane, 45160 Olivet.
CRESPIN Georges, 92700 Colombes.
DUMAS André, 34500 Béziers.

BOIS Louis, 08400 Joigny-sur-Meuse.
CAPPELLETTI Renio, 28250 Senonches.
Mme GAUCHARD Thérèse, 45380 Chaingy

GROS Eric, 77300 Fontainebleau.
MARGAT Robert, 94160 Saint-Mandé.
FONTENELLE Jean, 1160 Bruxelles.

Mme POULAIN Lucienne, 59870 Vred.
GEOFFROY Paul, 88140 Contrexeville.
GELORMINI Martin, 20240 Prunelli-di-Fiumurbo.

ALTHÈRE Donat, 88160 Le Thillot.
ANTONA Vincent, 20250 Corte.
Mme AVENAS F., 13150 Tarascon.

AURIOL Elie, 81570 Semalens.
BAILLET Robert, 51390 Courmas, qui écrit : « Je suis toujours très heureux de recevoir votre journal Le Lien qui est toujours lu complètement, même en prenant de l'âge (84 ans) ». Merci et meilleurs vœux pour 1992 à tous ».

BARBARIN Pierre, 03300 Cusset.
BAVART Lucien, 60100 Creil.
Mme J. BOQUET, 60890 Thury-en Valois.

BORDAT Eugène, 71110 Versuges.
BOURDEIX Marcel, 87100 Limoges.
BRIQUET Albert, 51240 St-Jean-sur-Moivre

CARLIEZ Jules, 80200 Péronne.
CHABOR André, 85770 Vix.
CHEMARIN, 42630 Régnv.

COCHOT René, 60260 Lamorlay.
COLOMBAIN Marcel, 70300 Brotte-les-Luxeuil.

COYRAS Marius, 07200 Lanas.
DE GRAVE Jean, 74130 Bonneville.
DEL BOCA Jean, 75018 Paris.

DAUZAT Jean, 81303 Graulhet.
DE GAYETTER G., 02240 Parpeville.
Mme Vve DUMONT Bernard, 88170 Removille-Chatenont.

DUPRE Paul, 77250 Villecerf.
ETIENNE Maurice, 51470 St-Memmie.
FALIRIC Abel, 53000 Laval.

FREMY René, 51510 Matougues.
Mme FRUGIER Jean, 41500 Muides-sur-Loire.

GAILLARD Joseph, 74000 Nancy.
GAYRARD Louis, 81400 Carmaux.
GERARD Félix, 44260 Savenay.

GOERY Yvan, 17420 St-Palais-sur-Mer.
GRANDIDIER Gaston, 88106 Saint-Dié.
GUIGNON Jacques, 79000 Niort.

Mme GUILLAUME René, 01600 Trévoux.
HENRY André, 94210 La Varenne Saint-Hilaire.

HOULES Marcel, 66000 Perpignan.
LE HEUTRE Roger, 02200 Mercin et Vaux.
MEDARD J., 51200 Epernay.

MESGNY Maurice, 75012 Paris.
BARELLI Bernard, 83400 Hyères.
BEGUIOT Maurice, 71310 Mervans.

DEMONGEOT Marcel, 86100 Châtelleraut.
GIAMARCHI Antoine, 20200 San Martino di Lota, remonte bien la pente malgré sa seconde opération d'un anévrisme de l'aorte abdominale et garde toujours un excellent moral, ce qui est essentiel.

JARRY Henri, 36190 St-Plantaire.
JOLIVOT Roger, 44440 Joué-sur-Erdre.
QUINTON René, 92380 Garches.

AUBERTIN Jean, 88140 Gendreville.
Mme BONHOMME Georgette, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises.

BRETHOME Eugène, 85000 La Roche-sur-Yon.

BESSOU Marius, 81170 Cordes.
CHARRON Francis, 44110 Soudan.
DAROT Pierre, 64000 Pau.

Mme DINE Lucette, 88630 Midrevaux.
DOUCET Georges, 24300 Nontron.

FOVET Raymond, 59160 Lomme.
FUREAU Claude, 17000 La Rochelle.
GERARD René, 54115 Vandeleuille.

GERMAIN Joseph, 59170 Croix.
GIROUD André, 69410 Champagne au Mont d'Or.

GRESSEL Emile, 75017 Paris.
GUENARD Marcel, 76750 Buchy.
JOSEPH Jean, 91270 Vigneux-sur-Seine.

LEFEVRE Raymond, 78670 Villennes-sur-Seine.

PAYRAU Paul, 75116 Paris.
RAZE Julien, 95100 Argenteuil.
BUCHER Daniel, 93220 Gagny.

Abbé CHAMBRILLON Pierre, 10000 Troyes.
COLOMB Roger, 45760 Boigny-sur-Bionne.

CORMONTAGNE Roland, 93360 Neuilly-Plaisance.

DEMUYNCK René, 60550 Verneuil en Halatte.

DUMONT Paul, 77310 Saint-Fargeau-Ponthierry.

FRANCES Jean-Maurice, 24150 Couze et Saint-Front.

GARREAU Frantz, 45500 Gien.
Mme GAUVIN Wilhelmine, 18100 Vierzon.
LAMOTTE Robert, 93190 Livry-Gargan.

ANDRIEN Charles, 71190 Etang-sur-Aroux.
BORIE Charles, 42330 Saint-Galmier.
ESPERET J.-Gabriel, 50330 St-P.-Eglise.

Abbé FAGOT André, 51120 Barbonne-Fayel.
FAURE Pierre-Jean, 33500 Libourne.
FORESTIER Clément, 48100 Marvejols,

qui résume en quelques mots tous les compliments que nous recevons de la plupart de nos amicalistes, et que nous ne pouvons remercier individuellement faute de place : « Un grand merci et un grand bravo pour les camarades qui se dévouent au service de leurs frères d'armes, par la plume, leur temps, leur cœur et leurs finances ».

— C'est grâce à vous tous, chers amis, grâce à votre fidélité, grâce à vos dons et surtout grâce à votre amitié que nous poursuivons le but que nous nous sommes fixé : ne rien oublier de notre long séjour en captivité qui nous a coûté des années de notre jeunesse et où nous avons rencontré la fraternité et l'amitié.

FAUREL Georges, 13100 Aix-en-Provence.
GANNE Marcel, 10270 Lusigny-sur-Barse.
HERMAL Georges, 88310 Cornimont.

ALBRAND Emile, 78690 Les Essarts Le Roi.
ANCEMENT Léon, 54000 Nancy.
AYMONIN Jean, 39410 Saint-Aubin.

BAROUILLET Lucien, 40700 Hagetmau.
BETAÏLE Jean, 19400 Argentat.
DUBREUIL Jean, 01100 Oyonnax.

DURAND Marius, 63000 Clermont-Ferrand.
EDME Sulpice, 59980 Mairois.
ERNEWEIN Joseph, 51300 Vitry-le-Franc.

GAUTHIER Raymond, 88220 Xertigny.
GONDY Auguste, 19270 Donzenac.
HINZ Alphonse, 92600 Asnières.

LAURAS Jean, 47300 Villeneuve-sur-Lot.
LAVIER Roger, 92600 Asnières-sur-Seine.
LENHARDT René, 92200 Neuilly-sur-Seine.

ALLIBERT Georges, 38100 Grenoble.
NONAULT René, 18390 Germain du Puy.
BRETEAU Pierre, 56000 Vannes.

CHARPENAY René, 38000 Grenoble.
CHARRIERE Jean, 17200 Royan.
COLIN Jean, 6, rue d'Alsace, 54120 Thiaville-sur-Meurthe, aimerait beaucoup avoir des nouvelles de notre ami CUVIER Jean, demeurant à Neufchatel en Bray.

DUMONTET Jacques, 69870 Lamure-sur-Azergues.
EHRARDT Emile, 93600 Aulnay-sous-Bois.
GALLARD Louis, 78320 La Verrière.

GAUDRON Lucien, 75012 Paris.
GAUTHIER Alain, 44850 St-Mars du Désert.
Abbé CRUGNOLA Gabriel, 88200 Remiremont.

CAMUS Georges, 92320 Chatillon.
DAGUIN Hubert, 44000 Nantes.
DANIEL Rémy, 54400 Longwy.

DENIEL René, 35330 Mernel.
DIDIER Paul, 57050 Le Ban St-Martin.
FRISCH Gilbert, 54600 Villers-les-Manic.

GUTHAFEL Jacques, 54000 Nancy.
BOURDON Pierre, 46120 Lacapelle-Marival.
BRICOUT Joseph, 49730 Varenne-sur-L.

COLIN Armand, 44800 Saint-Herblain.
COURBARON Emile, 50310 Montebourg.
CHABALIER Pierre, 07140 Ste-Marguerite-Lafige.

DAMASIO Raymond, 75016 Paris.
DENDAUW Emile, 59510 Hem, à qui nous adressons nos affectueuses condoléances pour le décès de sa chère épouse.

DURAND Pierre, 54700 Pont-à-Mousson, que nous remercions pour l'inscription d'un nouvel abonné.

FAUCHEUX René, 92110 Clichy.
GUIBERT Jacques, 49000 Angers.
FROSSARD André, 07100 Bouliou-les-Annonay.

ALI Jean, 49125 Briollay.
Mme ANTONIOTTI Charlotte, 20200 Bastia.
BARACAND Joseph, 07450 St-Pierre de Colombier.

BEGOC Jean-François, 29810 Brèles.
BARDIAU Jean, 42370 Renaison.
BERTIN-PARMENTIER Raoul, 51390 Gueux

Mme BLANC Paulette, 27180 St-Sébastien de Morsent.

BLAIS Henri, 61700 Domfront.
BLAY Gabriel, 26320 Saint-Marcel-les-Valence.

BOISSINOT Louis, 49310 Vihiers.
BORIC Charles, 30160 Bessèges.
Mme BRUNEL Pierre, 61000 Argenton.

Mlle CADOUX Suzanne, 75019 Paris.
CLAVIER Octave, 41400 Montrichard.
COLLIN Roger, 52600 Haute Amance Hortes.

Mme DEMEILLERS Suzanne, 76000 Rouen.
DANEY Pierre, 64000 Pau.

Mme DENOGENT Fernand, 77640 La Ferté-sous-Jouarre, a en même temps la tristesse de nous faire part du décès de son mari, notre ami, le 5 août 1991. eile ajoute : « Nous aimions beaucoup, tous

LES ANCIENS DU WALDHO

AUX CAMARADES DU WALDHOTEL ET DU CAMP

L'ami PERRON, en raison de sa santé, ne peut plus animer de sa présence nos réunions annuelles du mois de mars. Nous le regrettons tous, infiniment, et nous espérons toujours, chaque année, le voir miraculeusement réapparaître parmi nous. Il nous manque vraiment mais il faut donc essayer, non de le remplacer (il est irremplaçable !), mais d'assurer simplement son interm.

Depuis plusieurs années, nous voyons tous, diminuer le nombre des participants à notre banquet d'amitié mais ceci est encore plus sensible chez les anciens du Camp et du Waldhotel. Où est le temps où nous occupions 3 ou 4 tables ! En 1991, une seule table a suffi pour nous rassembler (grâce surtout à la présence de nos fidèles médecins) mais c'est vraiment peu alors que des kommandos plus petits restent toujours aussi actifs à nos réunions. Serait-ce parce que notre captivité a été, en général, plus douce, que nous n'éprouvons plus le besoin de nous retrouver une fois par an ? Je sais que pour beaucoup, c'est une question de santé mais les autres ne peuvent-ils plus faire un effort pour venir ce jour-là ? (Il y a toujours des moyens de transport variés pour venir à Paris). Pourtant notre joie à tous est grande lorsqu'apparaît une tête familière et amicale. Pensez-y !

Je m'adresse à tous et je ne veux pas restreindre mon propos en le limitant à quelques amis personnels,

LA GAZETTE DE HEIDE

REPONSE AU SUJET DES CROIX DE GUERRE 1939-40

En relisant Le Lien de septembre-octobre, j'ai retenu l'article de Terraubella, notre rédacteur en chef, où il cite un passage du Journal des Combattants au sujet de croix de guerre qui auraient été **surprendre leurs récipiendaires dans les camps de prisonniers**. Je crois pouvoir fournir une explication.

N'oublions pas que les P.G. furent avant tout des combattants et n'ont pas, comme le dit si bien J. T., porté leurs armes à Perpignan ou à Montauban.

Beaucoup ont mérité d'être cités, mais leurs officiers ne purent le faire car ils furent également capturés. « Le Trait d'Union », cette sinistre feuille de chou que vous connaissez bien mais qui parfois publiait des choses exactes a écrit que les officiers dans leurs oflags avaient été chargés par le Gouvernement français de lui faire parvenir les états de service des combattants méritoires — ce qu'ils firent. Il en fut débattu en haut lieu et certains furent cités avec attribution de croix de guerre. Ce fut mon cas... mais je ne sus qu'à mon retour seulement et cela d'une façon fortuite.

Je me plaignais, dans une correspondance avec le lieutenant qui avait pris le commandement de notre compagnie, après le décès au combat de notre capitaine, du peu de considération que l'armée témoignait à ceux qui avaient été faits prisonniers. Il me renvoya alors au Journal Officiel du 15 juillet 1942 et je pus alors voir, que j'avais été cité, sur sa proposition, avec droit au port de la Croix de Guerre. Je pus lire sur cette liste, peu fournie, le nom d'un ami qui avait effectivement reçu en Allemagne, dans un colis de sa famille, une barette rayée noire et verte, qu'il s'empressa d'épingler sur sa veste. Suit un lettre qui lui apprit qu'il avait été cité au Journal Officiel du 15-7-42.

C'est sans doute là la surprise dont parle le Journal des Combattants. La Croix de Guerre verte et noire avait en signe de deuil, sous Pétain, remplacé celle rouge et verte de 1939. Elle retrouva ses couleurs après le débarquement. Elle est actuellement de cette teinte, telle que peut la voir sans suspicion, à ma boutonnière, le rédacteur du Journal des Combattants.

Je signale que parmi les bénéficiaires de ces Croix, j'en connais un qui tenta cinq évasions, alla à Rawa-Ruska, Tarnopol, Kobierzyn, qui par modestie ne la porte pas, mais arbore sur la glace arrière de

Dans sa sobriété d'écriture et le champ d'application qui est le sien, le récit de M. Hubert FIRHOLTZ témoigne de la réalité combattante des troupes françaises en mai et juin 1940. Que le sort final de la bataille n'ait pas été différent, la responsabilité n'en incombe sûrement pas, comme on a tenté d'en accrédi-ter l'idée dans l'opinion, à la seule valeur militaire du combattant sur le terrain. Roger BRUGE et d'autres en des milliers de pages en ont fait la démonstration. Le témoignage circonstancié et personnel que nous publions conforte la démarche des historiens.

Nous remercions M. FIRHOLTZ, instituteur à Guéblange-les-Dieuve, de nous avoir confié le texte qu'il a élaboré à partir des souvenirs de son père.

P. D. et J. T.

Trois frères dans la tourmente Mai - Juin 1940

EUGENE ET JOSEPH FIRHOLTZ (II/37° RIF)
AUGUSTE FIRHOLTZ (154° RIF)

La drôle de guerre.

Le 37° RIF est stationné à la Citadelle de Bitche.

Eugène FIRHOLTZ est cuisinier ; son frère Joseph appartient au groupe de pionniers qui fera sauter le pont de Héming (Moselle) le 17 juin 1940.

un ancien prisonnier est notre ami à tous ! Notre joie est la même quel que soit l'ami que l'on retrouve.

Je crains que cet appel ne soit, hélas, sans résultat mais il fallait le lancer, et s'il décide seulement un de nous à venir nous rejoindre, l'effort ne sera pas perdu. Nous vous attendons avec joie !

H. DAUBIGNY - Waldhotel.

CARNET NOIR

Une lettre de Mme BOUTEILLE, de Bosmoreau par Bourgneuf 23400, nous apprend le décès de notre bon camarade Alphonse BOUTEILLE, ancien du Waldho. Celui que nous appelions Flash (mot allemand de bouteille) était une figure du Waldho. Membre de la Troupe du Waldho il participait à toutes nos manifestations. Membre de la célèbre équipe « Vielpaket » il partait chaque matin, avec la voiture ou le traîneau, selon les saisons, pour le ravitaillement de l'hôpital, au camp de Villingen, et ramenait colis et lettres. Classé D.U. il faisait quand même partie du personnel infirmier de la Chirurgie. Il fut libéré en avril 1943.

A toute sa famille, à Mme BOUTEILLE son épouse, les Anciens du Waldho et le Bureau de l'Amicale V B - X A, B, C adressent leurs sincères condoléances.

Henri PERRON.

son véhicule, le sigle G.I.G., ayant « récolté » une pension d'invalidité à 100 % et plus, dans ces camps disciplinaires. Il ne faisait pas partie des Montalbanais...

Recevez, chers (es) amis (es) l'expression de mon amitié.

Jean AYMONIN.

PRECISIONS

Je remercie AYMONIN de ses explications qui sont les bienvenues, et de surcroît fort crédibles venant de lui.

Mais si l'on se reporte au Lien (n° 477, octobre-novembre 1991, on constatera :

a) que si j'ai fait référence au « Journal des Combattants », qui avait soulevé le problème en question, et cité **entre guillemets** quelque phrase significative de son article, à aucun moment cet hebdomadaire, porte-parole représentatif du monde combattant dans ses diverses composantes, n'a porté de jugement de valeur sur le fond ;

b) une lecture attentive de ce que j'ai écrit, montre sans équivoque que c'est moi, J. T., qui dorénavant, « avec quelque injustice pour les braves (c'est-à-dire pour les **méritants**), avec une suspicion bien légitime, regarderai les boutonnières » et non le Journal des Combattants ainsi que le suppose AYMONIN...

c) je précise donc que cette « Suspicion », qui n'engage que moi, trouve son fondement dans l'énoncé de « listes d'homologations comprenant des dizaines de milliers de noms », et dans le fait que ces « opérations » s'étant déroulées durant la captivité d'une très large majorité des combattants, les conditions nécessaires d'équité et de justice avaient pu faire défaut ;

d) les rares réactions enregistrées — certaines ont fait l'objet d'une réponse personnelle — ainsi que la mise au point ci-dessus, suite au propos d'AYMONIN, témoignent que cette affaire, aujourd'hui dépassée, pouvait quand même susciter quelque légitime remous...

Pour notre part, nous comptons en rester là aujourd'hui, mention réitérée que personne, et notamment aucun de nos amis, ne saurait se sentir visé en quelque façon.

J. Terraubella.

En février 1940, un soldat doit être prélevé dans chaque groupe et envoyé dans le Nord. Joseph FIRHOLTZ, soldat de 1^{re} Classe, tireur d'élite lors de son service actif au 158° RI à Strasbourg, est choisi avec deux autres (3 sur 36 !). Mais une loi stipule que, si deux frères servent dans le même régiment, ils ne doivent pas être séparés. Cette mutation est donc annulée et les deux frères se retrouvent dans la même compagnie.

Lors du repli, les deux frères sont affectés à la section de mortiers du Lieutenant PIERRAT, à la même pièce. Dans cette section, ils rejoignent le soldat Joseph WERTH, leur cousin, originaire de leur village Arzwiller (Moselle). Arrivés à Hoff, à une dizaine de kilomètres de leur village natal, ils sont dirigés sur Héming. Ils prennent d'abord position derrière le Canal de la Marne au Rhin, dans une carrière, puis sur une hauteur près de Neufmoulins où est le PC du II/37° RIF. Nous sommes le 16 juin 1940.

Lundi 17 juin, vers 13 heures, les Allemands pénètrent dans Héming. Le pont saute.

Mardi 18 juin, vers 13 heures, les deux frères participent à la « contre-attaque menée par le Commandant LAENDER assisté du Capitaine LONGUET et des Lieutenants BAUER et PIERRAT » (p. 8, « 17-18 juin 1940, Souvenirs et Témoignages ». Livre de A. Coffinier).

Vers 16 h 30, Eugène FIRHOLTZ se replie vers Lorquin. Joseph FIRHOLTZ et Joseph WERTH se replient vers 18 h en emportant leur mortier. C'est le seul groupe à avoir réussi à emporter sa pièce.

Mercredi 19 juin, vers 4 h, Joseph FIRHOLTZ est appelé pour être affecté comme tireur FM. Son frère Eugène est volontaire pour être son chargeur. Comme l'a déjà fait remarquer Joseph, cette décision est risquée, car en cas de coup direct les deux frères pourraient être tués tous les deux.

L'Assemblée Générale des stalags V A, B, C BELGES aura lieu

le 26 AVRIL A NAMUR.

Accueil le samedi 25. MEME HOTEL
qu'en 1991.

Le repli continue. On leur demande de se mettre en batterie derrière le village de Hattigny, à la lisière du bois et d'attendre les ordres et l'ennemi. La journée se passe sans ordres et l'ennemi ne se manifeste qu'à l'extérieur de leur champ de tir. Donc pas de tir !

Vers le soir, un officier du 153° RIF leur annonce que leur régiment s'est réplé en oubliant plusieurs nids de mitrailleuses. Il leur ordonne de se replier.

Au cours de ce nouveau repli, les deux frères contournent une haie, chacun par un bout et se perdent de vue. Ils ne se retrouveront qu'après leur libération en tant qu'Alsacien-Lorrain, début juillet. Chacun persuadé que son frère est mort, ils poursuivent leur calvaire.

Eugène rejoindra son régiment et sera fait prisonnier au Donon et incarcéré au Quartier Rabier, à Sarrebourg (Moselle). La femme de Joseph, avertie de la présence d'un FIRHOLTZ à cet endroit, ira le voir pleine d'espoir, mais il ne pourra que lui dire son ignorance, n'osant formuler ses craintes !

Joseph FIRHOLTZ continue son chemin avec des soldats polonais. Lors d'une pause, il s'endort au bord du fossé. A son réveil, les Polonais ont disparu. Il va se présenter au bureau de la place à Raon-l'Étape, le 20 juin. On lui dira de se joindre à un régiment de passage qui se trouve être le régiment de ligne voisin du 37° RIF à Bitche. Les soldats de ce régiment originaires du sud de la France, 49° RIA, l'accueillent très bien. Il va partager leurs épreuves mais aussi leur peu de nourriture. Leur déroute les mène par Badonviller jusque vers Saint-Dié, où elle se termine dans la forêt de Saint-Michel-sur-Meurthe le dimanche 23 juin, après la messe, quand leurs officiers ayant jeté leurs pistolets, iront à pied jusqu'à Saint-Dié pour se rendre. Ils sont considérés comme « prisonniers d'honneur ». Malgré le clairon qui a sonné le « cessez-le-feu » au sortir de la messe, des Polonais qui bivouaquaient à côté d'eux, ont continué à tirer.

A Saint-Dié, les Allemands vont leur distribuer un pain de guerre « bumbennickel » pour dix hommes et un seau de marmelade pour cent hommes. Ils sont dirigés vers le Markstein où ils passent leur première nuit de captivité. Lundi 24 juin, ils marchent jusqu'à Ebersheim au nord de Sélestat (Bas-Rhin), ils y restent deux jours. Les Allemands séparent les Alsaciens-Lorrains des autres. Joseph passe la deuxième nuit dans un fourgon, sur de la paille.

Une autre marche amène les Alsaciens-Lorrains à Erstein (Bas-Rhin) où ils passent la nuit.

Ils font leur entrée dans Strasbourg, le jeudi 27 juin vers 17 heures. Ironie du sort, Joseph FIRHOLTZ se retrouve prisonnier à la caserne Stirn qui accueillait le 158° RI, son régiment, lors de son service actif.

Ils reçoivent leur premier repas (!) le 28 juin au soir.

Joseph est libéré comme Lorrain, le vendredi 5 juillet et rentre à pied à Saint-Louis (Moselle) où il retrouve sa femme et son jeune fils. Il entre au chemin de fer dès le 8 ou 9 juillet, ce qui lui évitera d'être inquiété lors de l'incorporation des Alsaciens-Lorrains dans la Wehrmacht.

Mais, dès son retour, il a la douloureuse mission d'aller chercher le corps de son frère tué le 22 juin 1940, vers 14 heures, près de Walscheid (Moselle). Voici d'ailleurs ce qu'il sait de son frère concernant cette période. **Auguste FIRHOLTZ, né le 13-04-1913 à Arzwiller, tombé le 22-06-1940 à Walscheid, célibataire.**

Durant la « drôle de guerre », Auguste sert au 154° RIF près de Bitche, à Baerenthal, où il verra quotidiennement son frère Joseph. Il est conducteur des chevaux d'une cuisine hippomobile.

Les RÉSULTATS de la loterie des « BONS DE SOUTIEN » paraîtront dans le Lien du mois d'AVRIL, en raison d'une trop grande charge de travail.

Le repli le mène près de son village natal par Plaine-de-Walsch, Vallerysthal et Trois-Fontaines vers Walscheid. C'est sur la hauteur dominant ce dernier village, le Saint-Léon, que la guerre se termine pour lui. Le 22 juin, vers 14 heures, il est tué avec quinze de ses compagnons, sur le chemin vers Nonnenbourg. Ils sont enterrés dans une fosse commune. Auguste est cherché par sa famille avertie par des hommes originaires de son village ou de Saint-Louis, qui se sont battus au même lieu mais qui ont été faits prisonniers avec tous ceux qui se sont réfugiés dans la chapelle (chapelle détruite depuis, l'actuelle n'est plus exactement au même endroit). Son corps est transféré le 15 juillet 1940 par ses frères Eugène et Joseph au cimetière d'Arzwiller où il repose toujours.

Le repli du 154° RIF est relaté, entre autres, dans les excellents ouvrages de M. Roger BRUGE : « Les combattants du 18 juin », tome 2 « Les derniers feux », p. 31 et tome 5 « La fin des généraux », p. 305. Dans ce dernier passage, suite à une correspondance avec l'auteur, celui-ci précise que Joseph a rallié le 49° RIA et a été fait prisonnier avec la Division Dagnan, et qu'Eugène est arrivé au col de la Charaille et a suivi la Division Chastenot.



SUR LES HAUTEURS DOMINANT LA VILLE DE DIEULOUARD (Meurthe-et-Moselle) CET AFFLIÉANT SPECTACLE.

« Comment peut-on en arriver là ? Un brave soldat de 14-18, statufié sur les lieux mêmes où l'ennemi, un jour, fut planté et n'avança plus d'un pas, a été décapité. Quelques semaines auparavant son fusil lui avait déjà été arraché — et la main du même coup ! Craignait-on une agression de sa part ? Quelle dérision !

Ce guerrier de pierre, témoin d'une génération sacrifiée, accolé au mur de la chapelle dite « Notre Dame des Aïres », lieu du souvenir chaque année commémoré, n'a pu retenir la main sacrilège des vandales imbéciles.

Les anciens combattants reconnaissants, eux, n'oublient pas les vies sacrifiées au service de la Patrie. »

D. / T.

ATTENTION !

VINCENNES, C'EST LE JEUDI 2 AVRIL.
Inscrivez-vous si possible auprès du bureau. Merci.

NOS AMIS BELGES SONT CORDIALEMENT INVITÉS.

Le coin du soufite

par Robert VERBA

UNE MALADIE RARE

En rentrant de vacances, notre ami Robert Trébor ne se sentait pas bien du tout. Sur les conseils de son épouse, il se rendit enfin chez son médecin.

- Qu'est-ce qui ne va pas, lui demanda ce dernier ?
- Eh bien, j'ai des maux de tête atroces, et d'après ma femme je deviens de plus en plus nerveux et irascible.
- Voyons ça. Peut-être fumez-vous trop ?
- Je ne fume plus depuis deux ans.
- Alors, vous êtes-vous réfugié dans le café ou l'alcool ?

— Docteur, vous savez très bien que je n'ai jamais abusé de quoi que ce soit.

— Bon, déshabillez-vous, je vais vous examiner à fond.

Et voilà le docteur qui l'ausculte de pied en cap, puis repose son stéthoscope avec une mimique très ennuyée...

— Qu'est-ce que j'ai, docteur, demanda Robert un peu inquiet par la mine du toubib ?

— Ecoutez, cher monsieur, répondit le médecin, c'est très difficile à dire...

— Mais que se passe-t-il, insista Robert, il faut peut-être que je rentre en clinique pour faire d'autres examens ? Ou bien quoi ?

— Mais non, mais non... Mais c'est difficile à dire.

— Eh bien, j'ai compris ! Je suis atteint par une très grave maladie, mortelle peut-être, et vous ne voulez pas me l'avouer. Cependant docteur, je tiens à le savoir. Je l'exige même !

— Bien sûr cher monsieur, mais c'est vraiment difficile à dire !

— Je m'en fous ! Qu'est-ce que j'ai ?

— Puisque vous y tenez, voilà : vous avez de l'hyperterolémieto... hypercholemieteteron... hypermyglycole... Ah ! m... ! Je vous l'avais bien dit que c'était difficile à dire.



STRAFFE KOMPANIE BROWEG, Kommando 1023, 1941

par le Docteur Alain MEUNIER

SCHLESWIG - STALAG XA - MAI 1941

Le printemps, timide, s'est montré dans cette région de l'Allemagne septentrionale où le climat continental impose un hiver rigoureux débutant brutalement en octobre, parfois fin septembre et se terminant fin avril.

Le monde « prisonnier » est maintenant complètement installé dans cette captivité qui va devenir « historique », historique par le grand nombre de captifs, par la diversité des nationalités concernées, par la durée même de cette captivité.

Noël 1940 a été vécu dans l'émotion et un peu aussi dans l'espoir. Mais, maintenant, tout est organisé. L'Allemagne hitlérienne est une Babel de soldats vaincus qui du nord au sud et de l'ouest à l'est traînent leur misère au long des routes de l'exil. Comme une gigantesque toile d'araignée elle a tissé le réseau de ses camps, de ses maisons mère que sont les oflags et les stalags, s'inspirant de l'organisation administrative des forces armées allemandes : les Wehrkreise, qui correspondent peu ou prou à nos corps d'armée français. Elle a essaimé en sous-camps, kommandos, en général Arbeitskommandos tant il est vrai que nous ne sommes pas en Allemagne pour y faire du tourisme, ce que d'aucuns ont eu la faiblesse de croire en juillet et août 40.

Et puis, un peu partout, dans chaque village les agriculteurs allemands qui comme en France constituent la plus grande part des troupes mobilisées ont été remplacés par des prisonniers, surtout des Belges et des Français, eux-mêmes le plus souvent cultivateurs.

Ils sont là les nouveaux Bauer, seuls dans leurs fermes ou en compagnie d'un Allemand, inapte au service armé, ou trop vieux pour être requis, avec les femmes et bientôt... les veuves. Ils vont exploiter, la plupart du temps avec beaucoup de conscience, comme s'il s'agissait de leur propre exploitation. Et il ne faut pas s'en étonner.

L'amour de la terre c'est l'honneur du monde rural et s'il est vrai que pour échapper au régime carcéral, des prisonniers se sont fait affecter dans des kommandos agricoles bien que ne possédant aucune qualification pour cet emploi, ce ne fut jamais qu'un pourcentage assez faible.

Si l'on cite parfois des fantaisistes fauchant un champ de pommes de terre, sciant des fruitiers ou mettant un troupeau de vaches à paître dans le trèfle ou la luzerne, en s'endormant paisiblement au bout du champ avec la surprise au réveil de trouver le bétail les pattes en l'air, ce ne furent que des exceptions.

Le XA quant à lui a sa vie bien organisée. Le camp principal, installé dans un ancien asile d'aliénés vidé de ses pensionnaires, construit en dur, possède à l'extérieur des enceintes barbelées, les casernements et bâtiments de l'administration allemande gestionnaire, dont la Kommandantur qui porte le nom de Rom Hart. Je n'ai jamais su pourquoi.

Le bâtiment est intact. Il a survécu aux années et je l'ai encore photographié en 1988. Derrière les enceintes barbelées surveillées jour et nuit par des Posten juchés sur des miradors équipés de projecteurs et de mitrailleuses Hotchkiss, les anciens locaux hospitaliers de l'asile sont occupés par les services généraux du camp, par des chambrées ; au sous-sol par des cellules de désinfection et des douches (théoriques). Au premier étage a été regroupée « la prison dans la prison », c'est-à-dire la section disciplinaire : salle des prévenus « Untersuchung zimmer » Arrêts simples et de rigueur. Cellules d'isolement. Celles-ci occupent d'anciennes cellules d'agités. Conçues normalement pour une ou deux personnes, elles sont occupées par huit ou dix prisonniers purgeant des arrêts de rigueur.

Malgré leurs portes blindées, leurs serrures qui ressemblent à celles des coffres-forts, ont été vaincues par des prisonniers polonais plus ou moins faussaires qui, la nuit, les ouvrent avec des crochets et viennent ravitailler ceux qui sont enfermés et qui doivent se contenter d'une soupe froide tous les 3 jours, et entre-temps d'un peu de pain et de graisse de phoque (?) au goût âcre et de surcroît mal odorante. Ils apportent aussi du tabac... pour l'oubli.

En somme, c'est ce qu'on appelle en France le « mitard » et en langage militaire « le trou ».

Tous les deux jours, une courte sortie est autorisée sous surveillance. Pendant un quart d'heure nous courons dans la cour, harcelés par deux Unteroffiziere. L'un s'appelle Drasow et l'autre Niebhur. Ce dernier marche avec les jambes arquées en balançant le corps de droite à gauche ; il possède une petite tête avec des yeux flamboyants enfoncés dans les orbites, nasille en parlant et se prend pour un super-chef. C'est sans doute pour cela que les Polonais, par dérision, l'ont surnommé Kaczek ou Kacztep faisant un jeu de mots sur la traduction française « canard » ou « grosse tête ». On l'appelle aussi « Pingouin » car il arbore souvent une tenue vert foncé à basques qui doit dater de la guerre 14-18. Je suis sûr que les anciens du XA le reconnaîtront à cette description sommaire.

Des baraques ont été montées un peu partout qui abritent les compagnies de « Schuster » Schneider, la Revier, le laboratoire, les cuisines et autres baraques dont la baraque dite « de passage ». C'est là que sont abrités les prisonniers venant de kommandos qui transitent par le camp, où ils trouvent le gîte (quel gîte !) et le couvert... quel couvert !

L'eau est distribuée parcimonieusement. Il est pratiquement impossible de se laver correctement, d'ou les poux, les puces et la crasse qui conserve, dit-on.

On estimait à l'époque où je m'y trouvais, qu'il existait un robinet pour deux cents hommes. Nous étions environ en permanence entre 1200 et 1400. Ajouter à cela, pour compléter le décor, les feuillées où s'accroupissaient quotidiennement des centaines d'hommes effectuant sans pudeur possible leurs exonerations naturelles.

Mais, souvenez-vous. Mars 1941 : Rommel attaque en Egypte et repousse les Anglais. En avril l'armée grecque va capituler. La Yougoslavie est conquise de vive force et les prisonniers serbes vont venir grossir nos rangs. Pauvres prisonniers serbes, abattus, fatalistes, misérables, abandonnés...

J'entends encore ce camarade, jeune avocat, murmurer sans cesse avec les quelques mots de français qu'il a appris à l'école : « Pauvre Vasa, pauvre Vasa ! » Il s'appelait Vasa Dobrosalievitch et était inscrit à la Cour d'Appel de Belgrade.

Nous pressentons confusément que nous sommes là pour longtemps et j'ai donc décidé de fausser compagnie à mes gardiens et de reprendre le combat.

Je suis parti le 25 mars 1941 du Stalag de Schleswig avec deux autres camarades étudiants en médecine comme moi.

Notre évasion fit du bruit dans le Landerneau local. Trois P.G. le même jour ! Trois carabins ! Et ce n'était pas une farce d'étudiants mais une évasion minutieusement préparée et réussie en douceur, sans effraction, par la grande porte, fondée essentiellement sur cet axiome : les Allemands ne savent pas compter.

Mais cet article n'a pas pour but de narrer notre évasion.

Il veut rendre compte de la Straffe Kompanie, du Kommando de représailles où je fus transféré avec l'un de mes compagnons d'évasion après avoir purgé ma peine d'arrêts simples puis d'arrêts de rigueur.

Le troisième évadé, repris lui aussi en traversant le Rhin à Strasbourg sur le pont de chemin de fer, bénéficiera d'un régime de faveur. Sans doute parce que ce n'était pas un « vrai » prisonnier de guerre. C'était un jeune Polonais, trop jeune pour être mobilisé de même que son frère Adam qui avait 14 ans à l'époque et leur père, M. Jaworski, trop vieux puisqu'agé de 58 ou 60 ans.

Tous trois avaient fui Vilna lors du pacte germano-soviétique car ils redoutaient encore plus les Russes que les Allemands. Ils s'étaient embarqués à Memel à destination de la Grande-Bretagne et la malchance avait voulu qu'ils fussent arraisonnés à quelques miles des côtes anglaises par le croiseur allemand Karlsruhe, sur lequel ils avaient été transférés, puis débarqués à Kiel.

De là, habillés en militaires, sans considération de leurs âges, on les avait mis dans des camps de prisonniers en violation de la Convention de Genève, mais à cette époque en Allemagne seule la force faisait loi.

Nous sommes donc dans la deuxième quinzaine de mai 1941 à Schleswig.

On nous rassemble ; quand je dis « nous », je parle du groupe qui vient de purger trois semaines d'arrêts simples et un mois de « mitard ».

Nous rejoignons d'autres P.G. qui sont au camp « en attente » — des ex-punis ainsi que des sous-officiers réfractaires au travail, en tout entre 150 et 180 hommes.

Pour être précis, je dois dire que c'est la deuxième fois que ce rassemblement a lieu. En effet, quelques jours plus tôt on nous a transportés par camions à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Schleswig, à Treia.

Là, la Luftwaffe entretient un faux terrain d'aviation avec quelques bombardiers en contre-plaqué qu'elle déplace à la main pour tromper l'observation adverse. Celle-ci n'a pas été dupe. Elle a, un jour, jeté deux bombes « en bois ».

C'est sans doute pour cela que nous avons été envoyés afin de déménager les casernements de ces « rampants » qui n'ont plus leur raison d'être. On déménage vite fait leurs baraques : lits, armoires en contre-plaqué, tables, chaises, etc. C'est un déménagement, sans ménagement !

C'est même un jeu que de laisser échapper une armoire du plateau du camion où nous nous apprêtons à la hisser. Elle retombe brutalement sur un pied et naturellement, compte tenu de la qualité du matériel, se disloque complètement ! Si elle doit subir une deuxième manutention dans de semblables conditions elle pourra faire du bois de chauffage ! Même sort réservé à de gros poêles en fonte et faïence. Ils sont lourds et nous exigeons d'être à quatre pour les manipuler. Devant le refus des surveillants certains nous échappent des mains et il ne faudrait pas donner bien cher de l'enduit réfractaire après la chute !

Cette fois, où allons-nous ? Mystère ! Personne ne peut ou ne veut nous renseigner. Pas plus les Allemands que l'homme de confiance français, le sergent Didier dont tous les anciens du XA ont certainement gardé le « mauvais » souvenir. Rôle difficile que celui du Vertrauensmann. Comment échapper à la critique quand on est pris entre l'enclume et le marteau ?

Certains de nos camarades se sont pourtant acquittés de leur tâche avec beaucoup de sang-froid et de dignité et ont su garder la tête haute devant l'ennemi médusé, tel cet adjudant-chef de tirailleurs que j'ai connu plus tard et qui se permettait lors des obsèques de malheureux camarades d'enlever du cercueil ou de la tombe la couronne de papier de la Wehrmacht et de la remplacer par celle de fleurs naturelles que nous nous cotisions pour offrir.

Pour ce que j'ai pu en juger, Didier n'était pas de ceux-là et je serais content de savoir s'il est vrai, comme cela m'a été rapporté, qu'après son retour en France il aurait été « liquidé » ?

Didier est flanqué de son inséparable « alter ego » l'ineffable caporal Lamouche (la mouche du coche tant il est vrai que son inefficacité n'a d'égalé que sa servilité).

On nous distribue des sabots de bois, neufs, énormes !

Commentaires du chleuh de service : c'est pour vous ôter l'idée de faire à nouveau la belle!

Palabres, conciliabules, confrontation de listes, appel nominal, comptage. Name? Nummer?... Dur, dur pour les petits camarades qui n'ont pas une attirance spéciale pour la langue allemande et dont le numéro se trouve dans les dix mille! Fünf und vierzig tausend drei hundert vierzig... c'est le mien!

Still gestanden. Rühre euch. Still gestanden Abteilung, marsch, marsch! Direction : la gare de Schleswig.

Souvenez-vous mes camarades! Notre camp se trouve au sommet d'une petite colline; on y accède par un chemin « montant, sablonneux, malaisé » comme dans la fable, pavé, aussi de surcroît, des pavés polis, arrondis, usés, mal jointifs, sur lesquels on bute et on glisse.

Aujourd'hui, c'est dans l'autre sens que l'on marche, vers quelle destination? Mais il fait beau et après sept semaines de claustration, nous sommes heureux d'être dehors, de voir des civils, des femmes, des fleurs, de respirer un air plus pur que celui empuanti de nos cellules.

Nous embarquons bientôt dans des wagons à ciel ouvert; wagons destinés au transport des pondéreux : charbon, lignite, tourbe ou autres. Ils sont très sales. On se tasse à 50 ou 60 par wagon. Ce n'est pas le T.G.V.

En ligne droite, le parcours ne serait pas très long, mais le tracé nous oblige à descendre sur Husum, puis à remonter vers le nord en empruntant cette voie ferrée Tonning-Tonder (Danemark) que nous ne pourrions ignorer, puisque notre futur camp jouxte cette ligne, dont seule une route étroite et empierrée nous séparera et que, chaque jour, nous verrons passer matin et soir un train de voyageurs portant sur le wagon de queue Tonder ou Tonning, suivant le sens de marche.

Nous allons parcourir 90 ou 100 kilomètres en 3 heures environ.

—O—

LANGENHORN. Une petite gare, plutôt une halte. Le convoi s'immobilise. Nous réalisons mal où nous sommes car nous ne possédons naturellement pas de carte détaillée et pour l'orientation ne pouvons que nous en remettre à la course du soleil. De toute façon nous n'avons pas le temps de nous appesantir sur des considérations topographiques car un concert de hurlements et vociférations ne tarde pas à se faire entendre. C'est le comité d'accueil!

Nos gardiens pendant le transport étaient plutôt débonnaires. La section qui a été dépêchée pour nous encadrer semble particulièrement musclée. Très rapidement, les bourrades, les coups de pied et de crosse pleuvent.

Alle heraus! Schnell, schnell, los...

On se rassemble tant bien que mal, plutôt mal que bien, chacun essayant de ne rien perdre du précieux paquetage qu'il a réussi, malgré les fouilles successives, à reconstituer. Paquetage misérable, arriéré le plus souvent avec de la ficelle. Inutile de préciser le sort qui lui est réservé.

IMPRESSIONS DE THURINGE

La traversée de l'Allemagne, des rivages du Rhin à la Thuringe, offre au voyageur l'image de l'opulence et de la propreté. En ces derniers jours du mois d'août, les champs moissonnés, dans l'attente des labours, étalent leurs chaumes uniformes. Tout est comme ratissé et peigné; rien n'est laissé à l'abandon. Les forêts et les bosquets qui rompent la monotonie de la plaine sont si bien entretenus que l'exubérance désordonnée de la nature en paraît absente. De l'autoroute, nous apercevons, de loin en loin, un village qui serre les uns contre les autres ses toits rouges. Le chemin choisi a évité les grandes villes, leur tapage et leur fiévreuse agitation. Par des voies secondaires, nous traversons les derniers villages bavarois et nous atteignons l'ancienne frontière des deux Allemagnes.

Le poste de contrôle frontalier nous saute soudain aux yeux : on le prendrait pour un péage d'autoroute. La guérite vitrée est vide, naturellement, vides aussi les miradors qui, quelques centaines de mètres plus loin, dominent le plateau. Va-t-on les laisser debout, témoins des temps maudits, monuments de l'absurdité humaine? Nous imaginons les lieux occupés, il y a deux ans encore, par les gardes frontières, sbires à tête obtuse et à la gachette prompte. Ici passait la ligne de démarcation entre la liberté et la servitude. On avait fini par la croire immuable : pour l'amour de la paix on la souhaitait même durable. Mais un miracle s'est produit : un homme politique venu de l'Est, animateur d'un monde nouveau, a rendu possible l'inimaginable (qui nierait le rôle décisif joué dans l'Histoire par les grandes personnalités?) C'est à Gorbatchev que nous devons d'être là, en août 1991, dans ce no man's land naguère virtuellement meurtrier, où nous faisons maintenant les cent pas, laissant libre cours à nos réflexions. Puis nous prenons quelques photos et pénétrons dans l'ex-RDA.

Nous frappe aussitôt le contraste avec la Bavière que nous venons de quitter. La chaussée étroite et déformée, l'asphalte rongé, laissant, çà et là, apparaître les pavés ancestraux, les bas-côtés salis d'immondices, tout nous indique d'emblée que la voirie pêche par une incurie que nous serons souvent appelés à constater tout au long de notre voyage (nous nous poserons sans cesse la question : comment les Allemands, dont le sens de l'ordre et de la propreté est légendaire, ont-ils pu laisser se dégrader ainsi leur pays?)

Pourtant, çà et là, apparaît un chantier prometteur. Il faudra nous rendre à l'évidence : on a déjà beaucoup travaillé depuis un an. La route va d'ailleurs nous réserver une surprise de taille. La circulation est intense, les bouchons fréquents à l'entrée et à l'intérieur des

L'OBER FELDWEBEL ET KOMMANDO FUHRER PETER KRIEG

Un Oberfeldwebel supervise l'opération. Les mains sur les hanches il observe sarcastique, au plein dans sa veste et son pantalon.

1,78 m, le teint basané, des yeux en amande, il contracte sans cesse les muscles de ses mâchoires, comme s'il mâchonnait du chewing-gum. On devine l'orange qui gronde sous la casquette.

Quel âge a-t-il? Dans les 50 ans peut-être. Il est décoré de la croix de fer, porte aussi d'autres décorations, petits rubans noirs striés de raies jaunes verticales sur lesquelles de petits sabres dorés s'entrecroisent. Surtout, il arbore un grand cordon tressé argent qui occupe tout son hémithorax gauche, se fixe en haut de la patte d'épaule sur la ligne médiane à un bouton de la tunique et comporte une plaque d'argent. C'est le « Schiessenabzeichnung » (l'insigne récompensant les tireurs d'élite).

D'ailleurs sur la fesse droite on aperçoit la crosse d'une arme de poing de gros calibre qui dépasse de l'étui... une arme très dissuasive!

C'est notre ange gardien, le Kommandoführer qui va veiller sur notre séjour. Il répond au nom de Peter KRIEG (non prédestiné : Pierre la guerre) et nous apprendrons ultérieurement qu'il est commissaire de police à Kassel.

Très rapidement il prend la direction des opérations.

C'est un gueulard. C'est aussi « une armoire ». Mais c'est un chef et rapidement les rangs sont constitués.

« In Linie antreten Marsch marsch! s'époumone-t-il.

Combien de fois allons-nous entendre ce commandement pendant notre séjour?

Le convoi s'ébranle. La marche est rapide. Pas de gymnastique. Kehrt! hurle-t-il (demi-tour). On revient en arrière. Vorwärts (en avant). Liegen (couché). Auf (debout). Pas de gymnastique... Nous allons faire ainsi les quelques 6 kilomètres qui nous séparent de notre villégiature.

Les postes ont aussi du mal à suivre, empêtrés qu'ils sont de leur baïonnette qui leur bat le flanc et du Mauser, cette arme lourde dont ils nous assènent assez maladroitement d'ailleurs des coups de crosse.

Tout le monde est en nage, y compris le Feldwebel qui se prend au jeu, qui donne des coups de poing, qui jure, qui écume, qui saute sur le dos des prisonniers qui lui paraissent n'avoir pas bien obtempéré au commandement « Liegen » (couché). Combien pèse-t-il? 95, 100 kilos? Il y a fort intérêt à ne pas le prendre sur les reins.

Nous allons mettre environ deux heures à faire la route en raison de ces allers et retours incessants.

BROWEG : LE KOMMANDO DE REPRESAILLES

Le kommando nous apparaît tout à coup.

Quelques rangées de barbelés sommaires sur deux mètres de haut. Quelques baraques lépreuses, délavées, autour et à perte de vue du marécage. Pas une maison. Pas un arbre. A la ligne d'horizon dans le nord, un clocher, sans doute Lindhom, mais nous ne le saurons jamais exactement.

Nous sommes sales, fourbus, écroulés.

Le « dispatching » s'opère rapidement pour l'attribution des baraques. Les deux premiers camarades qui pénètrent dans celle vers laquelle je me dirige moi-même reculent à peine entrés.

Leurs pantalons sont soudain devenus brun foncé. L'un d'eux passe sa main sur ses cuisses, elle est pleine de puces. Mais quand je dis pleine, ceci veut dire que lorsqu'il tente de fléchir sa paume de main c'est véritablement un grouillement, une poignée de puces, comme s'il avait plongé sa main dans un sac de grains.

Jamais je n'avais vu cela. Cette baraque inoccupée depuis combien de temps est proprement envahie, infestée par ces redoutables insectes piqueurs. Je suis catastrophé car je présente une allergie très particulière à la piqure de « pulex irritans » qui me déclenche un volumineux œdème ainsi qu'un prurit intense. Que vais-je devenir?

Les Allemands distribuent un produit liquide dont l'odeur prend à la gorge et provoque une intense sécrétion lacrymale mais le résultat est sensationnel. C'est la bombe atomique pour puces! Elles sont anéanties!

Hélas le produit sera sans effet sur les poux de corps qui nous obligeront à des battues continues mais avec lesquels on finit par fraterniser.

Nous avons soif. Les estomacs sont vides. Foin de ces considérations!

In Linie antreten Marsch, marsch! Briefing du Feldwebel :

« Ce kommando est un kommando de représailles. D'ailleurs vous avez pu le lire sur la pancarte qui domine l'entrée. C'est écrit : Straffe Kompanie.

Vous êtes des punis, des fortes têtes. Je vous materai.

N'essayez pas de « faire la malle » (geste significatif sur la crosse de son arme). Ne faites pas les malins, vous trouverez plus malin que vous en face. Ici, je ne connais qu'une seule règle : ARBEIT!

Ceci dit, vous serez bien traités. Je veux dire comme le prévoit la Convention de Genève qui est affichée dans le camp. Vous serez traités comme vous avez traité les prisonniers allemands en 14-18 ».

Un camarade se croyant astucieux et qui se trouve au premier rang se frotte les mains de satisfaction. La réaction est immédiate. Un crochet du Feldwebel l'étend au sol instantanément, pourtant ce camarade n'est pas un gringalet!

Que va-t-il se passer? Murmures dans les rangs...

« Schnautz. Maul zu! (vos gueules). Que personne ne bronche et avis. Ici, pas de malades, pas de blessés, pas de tire-au-cul, pas de médecin, pas d'hôpital. Vous n'irez à l'hôpital que la tête sous le bras (sic). Rompez les rangs ».

Mein Gott! Dans quel guépier sommes-nous tombés?

Il n'y a pas eu de « collation » ni de « pause-café ». Nous avons grignoté les maigres biscuits Pétaïn qui nous restaient, bu un peu d'une eau saumâtre et brune dont je ne voudrais pas garantir qu'elle fût potable et sur des bat-flanc de 3 étages, sans paillasses, sans couvertures nous avons cherché l'oubli dans le sommeil, tout habillés.

A suivre.

en grande toilette, y participent. Chaque nouvel écolier reçoit un cornet géant (Schultüte) garni de douceurs (la remise du diplôme de bachelier est une autre cérémonie officielle : en visitant la célèbre Watburg, nous avons appris que la salle d'apparat de ce château médiéval réunissait les lauréats, leurs parents et leurs maîtres). Ainsi des traditions et des coutumes spécifiquement allemandes ont survécu à la division de la nation et au schisme idéologique. Mais à la nouvelle administration scolaire se pose aujourd'hui le problème des enseignants : en Thuringe, 5000 d'entre eux ont été licenciés, suspects d'intoxication marxiste ou d'incompétence pédagogique. Manquaient aussi à la rentrée, les manuels nouveaux destinés à remplacer les anciens livres, entachés d'idéologie. Dans le domaine de l'école, comme dans tous les autres, la tâche qui attend les nouveaux dirigeants est immense.

Nous avons été frappés, en visitant les principales villes de Thuringe : Meiningen, Iena, Erfurt, Eisenach, Weimar, par la disparité entre le centre et la périphérie. Les pouvoirs publics se sont, en priorité, préoccupés de réhabiliter le cœur de ces cités, négligeant les faubourgs délabrés et insalubres. La rénovation des palais, des maisons patriciennes, des demeures historiques est en cours; on ne peut que s'en féliciter. Mais elle gêne aujourd'hui le touriste, l'amateur d'art, qui, croyant découvrir et admirer l'édifice signalé et recommandé par les guides, ne peut que le deviner, dissimulé derrière un immense rideau de plastique. Nous avons connu cette déception à Erfurt, où les maisons dignes d'être rénovées sont nombreuses. Mais, de ce fait, on est amené à penser que, dans quelques années, Erfurt comptera parmi les plus belles villes d'art de toute l'Allemagne.

Notre voyage en Thuringe se voulait autant une exploration dans le passé qu'un périple dans le présent. Il nous faut ici louer le pouvoir communiste — une fois n'est pas coutume! — d'avoir préservé, entretenu, mis en valeur le patrimoine culturel du pays. Les maisons de Goethe et de Schiller à Weimar, celles de Bach et de Luther à Eisenach, complétées par d'imposantes musées, sont des modèles de piété, de conscience et d'objectivité intellectuelles. Ainsi ce régime, à bien des égards inhumain, brisé, il y a deux ans, par la révolte du peuple, n'a pu ni vouloir faire litière de la tradition humaniste qui survit, en Allemagne, à toutes les vicissitudes de la politique. C'est une des leçons consolantes que nous avons tirée de notre voyage.

Nous sommes conscients d'être restés à la surface des choses. Cette incursion dans l'ex-RDA, limitée dans

(suite en fin de dernière page)

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XXVII

RESUME DE L'EPISODE PRECEDENT...

...Et de tous les autres par la même occasion. Le pays s'organise pour le pire. Les « fascicules » rejoignent leurs corps respectifs. Et, sur la ligne du front, nos militaires, devenus des soldats, se retrouvent au carrefour de la fatalité.

VINGT-HUIT AOUT

Le Pape prononce une homélie au cours de laquelle il affirme que : « Chaque soldat porte une croix dans son cœur ».

Les trouffions, qui goûtent modérément, se voient déjà la porter, en bois, au sommet de leur sac à dos. Quelle image !

Sur la Côte d'Azur, les vedettes se pavant encore. Elles font du yachting, de la chasse sous-marine et de l'esbroufe. Celles qui n'ont pas d'attaches autres que le coffre-fort, regagnent par ce chemin, la route des continents plus hospitaliers.

A Paris, les enfants et les vieillards sont évacués sur la province. Un peu partout, on cloue. On colmate. On aménage.

VINGT-NEUF AOUT

Les Allemands réclament toujours Dantzig et le couloir. Leur Führer exige même qu'un plénipotentiaire, investi de pleins pouvoirs, vienne lui apporter ça sur un plateau. Les Alliés ne marchent pas. C'est un peu trop cousu de fil brun, son truc.

A Paris, aux Halles Centrales, ce sont les clodos qui font la loi. Comme les hommes manquent, on les embauche. Ils sont dans toutes les combines. D'ici qu'ils finissent millionnaires, il n'y a pas l'erre.

Dans les bistrots, des stratèges éméchés certifient qu'il y a encore des accommodements. Dans deux ou trois jours, on saura à quoi s'en tenir.

TRENTE AOUT

Antoine, qui a été envoyé au camp de Soufflenheim pour chercher des équipements nécessaires aux gars des casemates, constate que tout y a changé. Là où ils étaient trois cents griffons relativement peinaris, il y a deux mille hommes. Tous ceux qu'il rencontre sont des inconnus particulièrement excités. Beaucoup prétendent que la guerre est imminente. Le climat est tendu, nerveux, catastrophé. Tout bien regardé, notre rigolo préfère encore être en première ligne. Là-bas, ils jouent la pièce sans la connaître ; ici, ils ne la jouent pas, mais la savent par cœur. Des bagarres éclatent pour un rien. Les disputes sont incessantes. Quelle atmosphère !

En Pologne, à douze heures, la mobilisation générale est décrétée.

TRENTE-ET-UN AOUT

A Gleiwitz, dix-neuf heures vingt-sept, un commando de détenus de droit commun revêtus d'uniformes polonais « attaque » la station de radio qui s'y trouve pour y lire une proclamation contre le Führer. C'est un cas de bellicisme qui exige une réplique teutonne immédiate, avec cette différence, toutefois, que les troupes du Reich étaient prêtes AVANT la « provocation ».

En France, nos dirigeants considèrent que le maître de l'Allemagne bluffe, et qu'il fait marche arrière d'heure en heure. La Bourse est calme. On souscrit pour les bons d'armement. Dans les cinémas, on passe « Les aveux d'un espion nazi ». C'est de circonstance.

En Belgique, la foudre tombe sur un pont miné enjambant l'île du Val Benoît sur la Meuse, juste au moment du passage de l'express Liège-Luxembourg. Il y a de nombreuses victimes.

VENDREDI 1^{er} SEPTEMBRE

Cinq heures quarante-cinq. Les Allemands envahissent le territoire polonais pour « venger » l'affront de Gleiwitz.

Les Chanceries bafouillent. Elles ne sont pas au courant. Les rituels, prudents, ne sont pas pressés de respecter le pacte d'acier. Ma qué ! Vaut mieux jouer de la mandoline sur les bords du Tibre que de prendre des mauvais coups.

A Paris, les journaux font des titres hauts comme des maisons de six étages. Le huit colonnes à la une marche à tout va !

A la gare de l'Est, les mobilisés qui partent crient « Meuh ! Meuh ! Mé é ! Mé é ! » aux portières des wagons. Ils ne se font plus d'illusions. Tout ça vous sent l'abattoir à plein pif. Le gouvernement hésite encore. Il paraît que l'Etat-Major n'est pas prêt. Faut voir. Ben, voyons !

Là-bas, en casemate, les trouffions entravent qu'ils abordent une date « hystérique ». Bons comme la laitue fraîche ils sont pour le flagada tsoin tsoin ! En se tapant l'infâme brouet qui leur tient lieu de bectance, ils écoutent la T.S.F. qui leur déverse sur la coloquinte tous les airs martiaux de la précédente. Ils ne loupent rien : « La Madelon », « Sidi Brahim », « Le Père la Victoire », « La Marche Lorraine », « Le Chant du Départ », « Les Hallebardiers » des machins à vous cloquer la chair de poule dans le sens du ratapouil. Vous brinder le prose et le calicif (vous donner la colique). Fanfan la Tulipe ! En avant ! Debout les morts ! Du coup, ils se tapent leur boustife à la même cadence. Les gnards du poste, ce sont de drôles de vicieux. Non seulement ils ne partent pas au casse-pipes, mais encore ils s'évaporent la citrouille pour que les autres y aillent avec entrain. Faut drôlet qu'ils aient les chtars ! (avoir peur).

Après ça, dans le gourbi, les ordres succèdent aux ordres. Les coups de téléphone n'arrivent plus. Ça s'agit. Se secoue la frangipane molle (le cerveau). Tout le monde beugle à dedans. Surtout les gradés. A croire qu'ils les ont encore plus à zéro que les hommes. Des camions arrivent. Bourrés de troupe et de matériel. Ils déchargent des barbelés. Des chevaux de frise pour boucler les ultimes brèches. On installe, fissa, les sécurités de dernière minute. Des piquets explosifs anti-chars. Des mines pour les ponts et les voies ferrées. Le gâchis s'installe. On rase des champs de maïs qui gênent la vue depuis la chambre de tir. On détruit les vignes. On abat les arbres fruitiers. La campagne est zébrée de tranchées. Bourrée de pièges.

Enfin ! nos « bleus » de la class 38 savent ce que cela voulait dire leur fameuse devise : ON NE PASSE PAS !

SAMEDI 2 SEPTEMBRE

La mobilisation générale est décrétée en France. La vraie. Pas la mesure quatre-vingt-un du Capitaine Goudon. Ça ne rigole plus, car, en Pologne, les frisés n'y vont pas de main morte. Les villes de Puck, Grodno, Czestochowa sont bombardées. Varsovie est survolée par la Luftwaffe. On se bat sur tout le front germano-polonais. Le président polak fait appel à ses alliés français et anglais. Ça ne se précipite pas au portillon.

A Paris et dans les grandes villes, on distribue des tracts contre la guerre « impérialiste ». Des journaux sont saisis. Des opposants arrêtés. Des colleurs d'affiches interpellés. On se demande d'ailleurs comment il se fait que tous ces gaillards, en âge d'aller à la riflette ne sont pas sous l'uniforme.

A la Chambre des députés, les crédits de guerre sont votés. Il est presque temps.

Dans les rues, déjà des entourloupetteurs carnassiers (escrocs) se pointent. Ils font des collectes « pour aider les combattants » auprès des âmes charitables. Mais c'est du bidon ! Les combattants en question, c'est leurs zigues. Apprenez que tout quèteur vit aux dépens de celui qui l'écoute (qui c'est qu'à dit « quéquèteur » ?) La police met les haut-là.

Devant le Sacré-Cœur de Montmartre, l'Archevêque de Paris demande aux fidèles de prier pour la paix. Il doit pas crier assez fort. A moins que le Grand Manitou, là-haut, n'ait pas ôté ses boules Quiès.

Au théâtre du Grand Guignol, sans doute pour rester dans l'ambiance on interprète : « Du sang dans les ténèbres ». Tout un programme. Bref ! Tout va bien.

Pas pour nos piccolo-boys, évidemment, qui se passent les « bruits de chiottes » de minute en minute. Comme tarderies, on ne fait pas mieux. Des trucs à vous bloquer la jaffe dans l'arrière gorge. Même après avoir trimé toute la journée, ils n'ont plus les crocs. A un âge où l'on se taperait de l'aïlon de requin comme une sardine à l'huile. Tous sont oppressés. Y'en a qui veulent virer le poste de T.S.F. déversant ses insanités.

Dehors, côté pékins, c'est pas mieux. Les paysans évacuent leurs villages. Ils traînent des charettes sur lesquelles ils ont entassé le plus précieux et le moins encombrant. Des pacsons préparés à la va-vite. Plus un peu de foin pour roupagner (dormir) là où l'on voudra bien les accueillir. Tout cela péle-mêle, avec, au sommet, les enfants apeurés.

Alignés sur le côté de la route, les soldats les regardent partir en silence. Les pauvres gens les contemplent hébétés. Pas un mot d'échangé, mais une espèce de compréhension réciproque. Une femme se met à pleurer. Elle doit penser que tous ces jeunes gens qui restent là, pour défendre son pays natal sont condamnés à mort. C'est irrémédiable. Tandis que les guerriers qui, pour la plupart, ne ressentent aucune anxiété particulière, sont empreints de pitié pour ces civils contraints d'abandonner leurs foyers. Une incommensurable tristesse.

Antoine, parisien toujours un peu perdu parmi des hommes de terroir qui ont davantage le sens des affinités régionales, se dit que, tout bien regardé, sa position n'est pas la pire pour supporter les difficultés du moment. Il n'a ni femme ni fiancée, pas de situation, pas de fortune. Rien à perdre que sa peau. Rien à défendre non plus. Pas même une adresse personnelle. Juste un secteur postal. Le dix-sept. Pas de nom de ville, de département. Une émanation il est. Vingt-troisième Régiment d'Infanterie de Forteresse. Deuxième Bataillon. Sixième Compagnie d'Equipage de Casemate. Et c'est classé ! Rien de plus. Alors ! Vogue la galère ! On verra bien ! Sa philosophie ne l'abandonne pas, c'est l'essentiel ; il se contente d'être un ENCHTIBE parmi les autres. Sa turne, c'est ce pacsisif de béton. Ce gros bloc malabar. Cadenassé là dedans, on se sent dans une ratière. Un ramollo visqueux (crachat) qui ne peut plus se barrer. Un embryon congelé dans un bocal. Qu'y faire ?

Le monstre de l'Antarctique, il est. C'est la vie. C'est la mort. C'est la pourriture éternelle de la société comago. Le pénis dans le popotin qui vous remonte des salisifs à la pointe des tifs. Empalé. Occis. Baisé (exploité) jusqu'au trognon. En long, en large et en travers. Il se sent le cocoricco plaintif. Au bal des pompelards, il attaque la java des andouilles. Sur la piste cirée des merdoyeurs il se lance ; la guibole mollasse et une vacharde envie de dégueulbiquer sa rancœur sur la tronche du premier tordu qui viendra lui parler de l'amour de la patrie. La jaspineuse est sèche. Les boyaux quimpent (tombent) dans les claouis. Qu'est-ce qu'il fout là, bordel ! Et les autres pauvres gounafiers qui partagent sa crotte. Des qu'étaient vachement peinaris quand lui battait la dèche. Des qui pouvaient en noir. Qu'avaient pas l'habitude de la mistouffe (misère). Des lisbroqueries de l'existence. Ça les ofusque, pour sûr ; ils pouvaient pas savoir, eux, que la malpropreté morale, plus on passe la serpillière, plus on en trouve.

Faudra qu'ils s'y fassent : Le spectacle commence.

DIMANCHE 3 SEPTEMBRE

A neuf heures, l'Ambassadeur britannique se pointe à la Wilhelmstrasse pour y lire son ultimatum, à savoir que si les chleus n'arrêtent pas leur baroud en Pologne d'ici onze heures, la Grande-Bretagne se considérera en guerre avec l'Allemagne.

A dix heures trente, l'Ambassadeur français qu'est moins matinal, en fait autant au nom de son pays dont le gouvernement a pris la décision dans la nuit, c'est toujours coltareux (vaseux) les insomniacques. Aucune des assemblées n'a été consultée pour ça. La Constitution Républicaine de 1875 devient de la broquille.

Sur la ligne de feu, les soldats regardent leurs montres à tous moments. Dix-sept heures. Paraît que c'est à dix-sept heures que ça doit péter !

Chaque guerrier vérifie son armement individuel. Son masque à gaz. Son casque. Chacun de ces « outils » prend de l'importance, maintenant. On se tient à son poste. Prêt au pire. Les armes collectives sont en batterie. Les servants à leurs pièces. Le moteur diesel de la casemate ronfle lugubrement. L'air est difficile à respirer, bien qu'on ait laissé la porte blindée ouverte jusqu'à l'ultime instant. Tous imaginent, non sans appréhension, le déluge de fer et de flammes qui va s'abattre sur eux.

Il est seize heures quarante.

— Blavien ?
— Ouais ?
— Vous allez chercher la soupe !

Antoine qui, en tant que mécanicien d'armement, donnait un dernier coup d'œil aux mitrailleuses jumelées, sursaute.
— Non mais, ça va pas ? Dans vingt minutes c'est le baroud !

— M'en fous ! Faudra bien que quelqu'un y aille chaque jour !

— Mais, j'y suis déjà allé hier...

— Veux pas le savoir ! Vous prenez Quintin avec vous !
— Quintin ! Mais il a autant de caberloche qu'un balai dépoilé, on va se faire buter !
— Ça suffit ! Exécution !

Il se venge, ce pourri de Pinon ! « Double crime sur la Ligne Maginot » au réel, il est en train de jouer. Trois kilomètres à pince. En portant les bouthéons. A travers la plaine inondée. Sous la mitraille. A la minute même du déclenchement des hostilités. C'est le crounissage (la mort) assuré. Notre jeunot s'y voit. La canonnade. Les explosions. Tous les récits des anciens combattants de la der des der, dans les bistrots de sa jeunesse. Et avec ce pignouf de Quintin qui n'a même pas idée de ce qu'est la topographie du terrain. Un pauvre demeuré qui est là par manque de protection. Ils n'ont pas une chance, c'est sûr. Il sait ce qu'il fait ce fumier de sergent-chef de mes deux !

Antoine fixe le bracelet qu'on lui a fourni, avec la plaque métallique fendue en deux par un pointillé. On y lit : « 109 - Sixième bureau - Seine » répété deux fois. Une moitié pour le cadavre, l'autre pour l'administration. Il ajuste son harnachement. Les cartouchières. Le pétard. Il met son masque en bandoulière. Coiffe son casque. Interpelle Quintin :
— Alors ! T'es prêt, Dugland ? Bon ! Eh bien, on y va !

Les hommes les voient partir. Ils ne font pas un geste. Ne disent pas un mot. Pour eux, ces deux gars ne sont déjà plus de leur monde.

Après leur départ, Pinon, pour faire bonne mesure, ferme la porte blindée. Antoine et son compagnon entendent le bruit des multiples serrures qui cadencent le tout. Seize heures cinquante-cinq ! La campagne est silencieuse. Plus rien à l'infini. Les routes sont vides. Les maisons également. Ce qui reste est terré. Dissimulé. Camouflé. C'est imposant en diable. Les deux camarades prennent chacun un côté de bouthéon. Et les voilà qui partent. Seize heures cinquante-six. Sept. Huit. Neuf. Au milieu d'un pré, Antoine s'arrête. Regarde sa montre. Ça y est ! Dix-sept heures. La guerre ! C'est la guerre ! LA GUERRE !

FIN

EN UN MOT... comme en cent je ne vous le cache pas : j'ai aimé ce « roman » de notre ami BERSET, je ne me suis jamais ennuyé à sa lecture. D'autres aussi qui me l'ont écrit...

Dans ces pages vivantes et joyeuses, aucune trace de vraie méchanceté, mais du franc-parler, qui n'est jamais du mépris. C'est une sorte de miroir que l'auteur tend à ceux qui un jour ont été soldats. Ils n'ont pas pu ne pas s'y reconnaître, ou alors c'est que leur mémoire s'est perdue... Curieusement.

Le style quelque peu célinien a pu dérouter certains, quand d'autres l'ont précisément goûté. « L'art de jongler avec le mauvais français donne parfois des résultats époustouflants dans l'« Enchtibe », dirait un publicitaire. Et de fait, que de rencontres étonnantes, de télescopages inattendus, de surprises prodigieuses, de réparties à l'emporte-pièce, de flèches piquantes, d'éclats de rire, de sonorités verbales dans ce jargon qui coule de source ! Et quelle authenticité dans le récit !

Et voilà que la première représentation prend fin... L'Enchtibe, le pris-au-piège de l'armée n'en a pourtant pas fini avec elle : la GUERRE est là qui appelle ; lui et ses pots, innombrables, vont se coller avec le réel, avec le tragique d'une époque insensée.

La suite, vous la lirez ici-même, bientôt. Sous un titre que je ne dévoilerai pas, un titre à la BERSET, c'est tout dire !

J. T.

IMPRESSIONS DE THURINGE (suite)

Le temps et l'espace, ne nous a pas donné l'occasion de sonder les reins et les cœurs. Mais pouvions-nous poser au passant que nous croisons dans la rue, à l'hôtelier qui nous hébergeait, les questions essentielles : que pensez-vous de la réunification ? qu'a-t-elle changé dans votre vie ? Comment voyez-vous l'avenir de votre province ? celui de l'Allemagne nouvelle ? Nous étions des touristes, avant tout des pèlerins germanistes sur les traces des grands Allemands qu'un heureuse conjoncture rassembla sur cette terre thuringienne, lui conférant ainsi un incomparable prestige culturel. Notre expérience fut essentiellement visuelle. Nous avons vu des villes tristes et grises, des faubourgs désolés, des maisons et des boutiques abandonnées, des routes cahotantes, des trains (1) vieillots, des paysages enlaidis par des usines aux cheminées géantes, des foules anonymes aux visages indéchiffrables. Mais nous avons vu aussi, en revanche, tous les signes manifestes de la reconstruction et de la rénovation.

Nous préférons laisser ouverte la question de savoir ce qu'est aujourd'hui, la mentalité des « Osis » et comment ils vivront demain leur union avec les « Wessis ». Nous savons pourtant qu'il existe en Allemagne Orientale, une réelle difficulté d'être. Un récent sondage de la Berliner Tageszeitung nous enseigne que 12 % des citoyens de l'ex-RDA regrettent la réunification, que 65 % d'entre eux se sentent Allemands de l'Est, et non Allemands tout court, que 76 % jugent égoïstes leurs compatriotes de l'Ouest. Autre témoignage : une journaliste dans l'hebdomadaire Die Zeit dépeint, non sans grandiloquence, ce qui lui paraît être le désillusionnement de l'ancienne République Démocratique Allemande : « A présent le rêve est passé. Les gens de l'Est ont été chassés de l'Eden au moment même où ils y posaient le pied. Ils doivent maintenant s'accommoder de la réalité, et d'elle seule. Il n'y a pas de succédané (Ersatz). Le paradis, percé à jour, s'est évanoui ».

Ce désenchantement est-il général ? appelé à durer ? Nos impressions de voyageur, fugitives et superficielles, ne nous permettent ni jugement ni pronostic. Mais nous savons la mutabilité des choses et la mobilité des êtres. Surtout lorsqu'il s'agit de l'Allemagne. Laissons donc à l'avenir le soin de répondre à ces questions.

Eric GROS.

Septembre 1991.

(1) Leur appellation est toujours « Reichsbahn » : Chemin de fer du Reich.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 479

HORIZONTALEMENT :

I. - Illusions. — II. - Moutonnée. — III. - Butineurs. — IV. - Réel. — Et. — V. - Or. — Entêté. — VI. - Gin. — I.E. — Ir. — VII. - Loupé. — oqc (coq). VIII. - Inès. — Feue. — IX. - Ossuaires.

VERTICALEMENT :

1. - Imbroglie. — 2. - Louerions. — 3. - Lute. — Nues. — 4. - Utile. — P.S.U. — 5. - Son. — Nie. — 6. - Inerte. — Fi. — 7. - O.N.U. — oer (Ore). — 8. - Nérétique. — 9. - Sesterces.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1992

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE